

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

29479

5 CENTIMS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 21.

Vendredi, 5 Mai, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE
DIRECTORY
DES
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du

"Directory des Citoyens de Montreal,"

"809, hôtel de la N.-Y. Life,"

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

— ET —

- DEMANDEZ -

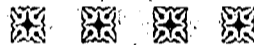
DES

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale



En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE } — — { 2 LOTS DE }
\$50. — — \$25.

ET

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 5 MAI, 1893.

No. 21.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse de la New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et adm-
nistrateur.....Edouard Delpit.
715, bâtisse de la New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre en-
registrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

HUGO A LAMARTINE.

Telle la majesté de tes concerts suprêmes
Que tu sembles savoir comment les anges mêmes
Sur les harpes du ciel laissent errer leurs doigts :
On dirait que Dieu même, inspirant ton audace,
Parfois dans le désert t'apparaît face à face
Et qu'il te parle avec la voix.

V. H.

Je regrette d'apprendre que le rhume de M. Tardivel a pris des proportions inquiétantes. Pour se rapprocher le plus possible de la perfection et mortifier cette chair dont il a dû souvent être victime comme nous, il ne se sert que de chaussures imparfaites : il compte ainsi arriver peu à peu à ne porter que des sandales, puis à marcher pieds nus comme ses devanciers, les solitaires de la Thébàide. Pour ce catholique fervent, il n'est pas de latitude. Et la neige l'ayant refroidi dans l'exercice de ses mortifications, il y a gagné le rhume dont souffrent autant que lui tous ceux qui ont l'habitude de bénéficier de son indulgence.

Le conseil de ville d'Halifax a imposé des règlements draconiens au sujet de la quarantaine. Excès de prudence vaut mieux que négligence, quand il s'agit du choléra. Ce n'est toutefois pas l'opinion du ministre de l'intérieur, M. Daly, qui a télégraphié au maire d'Halifax que le conseil municipal de cette ville “s'alarmait sans nécessité et qu'il allait trop loin...”

La réponse du maire ne s'est pas fait attendre. Voilà ce qu'on appelle se faire *snober* :

“Notre conseil peut juger mieux qu'un homme qui réside à douze cents milles d'ici de ce qu'il doit faire dans l'intérêt de la ville. Si nous considérons qu'il est nécessaire de désinfecter, vous devriez nous en faciliter les moyens à la quarantaine.”

Personne ne blâmera le maire d'Halifax de se montrer un peu raide dans les circonstances.

Je me suis laissé dire que le juge Dugas a proposé au président du comité de police de charger spécialement chaque constable de veiller à la propreté des cours

dans le quartier où s'exercent ses fonctions. Tout homme de police qui manquerait, par négligence, de faire rapport contre les propriétaires ou locataires dont les cours ne sont pas proprement tenues serait passible d'un renvoi immédiat.

Exposés comme nous le sommes à voir le choléra éclater parmi nous, rien ne doit être épargné pour en empêcher la propagation, dans l'éventualité d'un tel malheur.

Des millions de dollars et des milliers de vies perdus sont une perspective sinistre, mais non discutable. Rien ne doit être épargné pour nous faire échapper à ce désastre. Sacrifices d'argent, de confort, de temps, travail incessant, prudence exagérée, ne craignons rien de tout cela : le choléra seul est à craindre.

Pour un instant, figurons-nous la terrible et noire maladie transplantée parmi nous.

Les affaires se suspendent. La cité est mise à l'état de siège. Partout des ambulances, des officiers de santé, des chariots de mort, des deuils aussi brusques que douloureux. La panique dans tous les esprits, la désolation dans tous les cœurs. Les familles fuyant de la cité, le trafic interrompu, les fabriques fermées, la misère pour des milliers d'ouvriers, et seule la grande industrie de la mort en pleine activité.

Ce tableau n'est pas exagéré. Voilà ce qui nous attend si le choléra éclate à Montréal. Combattons-le donc comme un féroce ennemi, et prenons toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher d'arriver jusqu'à nous.

Voilà plus de quinze jours que la nomination du sénateur Tassé est annoncée, comme commissaire du Canada à l'exposition de Chicago. Si je suis bien informé, M. Tassé n'a reçu aucun avis de sa nomination jusqu'à ce jour. La presse nous dit que M. Bowell et M. Angers sont partis pour assister à l'ouverture officielle de l'exposition. Le commissaire n'aurait-il pas dû être de la partie ? Il me semble que le représentant officiel du Canada aurait dû être présent à la cérémonie en question, avant que ce soit.

Il y a dans toute cette affaire un manque de bons procédés d'abord, vis-à-vis d'un homme qui a droit à la considération du gouvernement et qu'on menace de rendre ridicule avec une telle absence de courtoisie. Il y a ensuite là-dedans quelque chose qui dénote ou une légèreté impardonnable de la part du gouvernement, ou une absence absolue des premières notions du savoir-faire diplomatique.

La galerie s'amuse pendant tout ce temps, mais ça n'est pas au bénéfice du cabinet fédéral. Bien des gens sont d'avis qu'un gouvernement a toujours tort d'être trop longtemps au pouvoir. Certains faits corroborent cette opinion.

L'honorable M. Nantel et M. O. Augé ne s'entendent pas sur une question très simple pourtant — une question de chiffres. Tous deux ont publié des états auxquels le public ne comprend rien. Le malheur est que M. Augé a attaqué M. Nantel imprudemment et veut avoir l'air de s'être basé sur des chiffres officiels, tandis que M. Nantel, qui s'est défendu un peu vivement, n'a pas voulu dire que le coût du palais de justice ira probablement plus loin que le gouvernement n'est disposé à le laisser entrevoir.

Pour régler la question, il faudrait avoir une réponse catégorique, sans commentaires, aux trois questions suivantes :

- 1° Quel a été jusqu'ici le montant payé ?
- 2° Quel est le montant des réclamations non réglées ?
- 3° Que va coûter encore au gouvernement la complétion des travaux ?

Avec ces trois montants, les gens pourront décider si, dans leur opinion, c'est trop, trop peu ou juste assez, pour la valeur des travaux en question.

Ces détails sont pourtant insignifiants, comparés à la grosse question politique que soulève la querelle de famille dont le public s'amuse. M. Augé, élu avec l'aide du gouvernement, pour le supporter, et lié par ses attaches de parti, a-t-il agi sagement en jetant en pâture à la curiosité publique des opinions qui, exprimées privé-ment et à qui de droit, auraient pu avoir bon effet, mais qui, dites ouvertement à une heure critique pour les conservateurs, est de nature à nuire à ceux qu'il appelle des amis politiques ? Il me semble que non, et M. Nantel, comme ministre du district de Montréal, ne peut être blâmé de dire son fait au bouillant député No 3 de la cité.

Si cela continue, il faudra faire intervenir M. Beau-bien pour apaiser les deux combattants.

“ La réduction des salaires des employés de la corporation doit se faire. Ne seront épargnés que les salaires de moins de \$ 600.

“ Ce que va faire la métropole du Canada est indigne d'elle. Elle se refuse à payer ce qu'ils valent quelques douzaines de fonctionnaires.

“ Au lieu de donner congé aux parasites, aux inutiles, nos échevins fauchent indistinctement.

“ Il serait mieux de taxer les propriétés (valant 22 millions) qui ne le sont pas et de payer raisonnablement nos serviteurs publics.

“ Il y a des économies qui coûtent très cher, à la fin. L'individu qui attrape la dyspepsie en voulant économiser sur la nourriture ne tarde pas à découvrir que les notes des pharmaciens sont plus salées que celles des restaurateurs.” (*Le Monde*).

Sir Adolphe Caron a dit un excellent mot, l'autre jour, à Kingston. En réponse à D'Alton McCarthy, qui avait déclaré que, dans chaque parti politique, il y a toujours un voyou, il a demandé au chef *equal rightist* : “ Votre parti se compose de vous-même et du colonel O'Brien, un honnête homme, dit-on. Lequel des deux est le voyou ? ”

M. Tardivel est en voie de me faire regretter la bonne opinion que j'ai exprimée sur sa connaissance du français. Ce n'est pas parce qu'un écrivain emploie parfois des mots très expressifs, mais qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire, qu'on peut lui reprocher de ne pas savoir le français. Il y a bien peu de Canadiens-Fran-

çais qui peuvent échapper à l'influence du milieu où ils vivent au point de ne jamais employer une expression non consacrée par le dictionnaire. Est-ce à dire pour cela que ceux qui font usage de telles expressions ne savent pas le français ? Non pas.

Ainsi, le mot *éditorial* n'est pas dans le dictionnaire. Pourtant, dans le milieu anglais où nous vivons, ce mot est clair, expressif ; il rend parfaitement la pensée, et si quelqu'un croit devoir l'employer à l'occasion, cela n'implique pas chez lui l'ignorance du français. Les journaux de Paris, si admirablement rédigés, emploient chaque jour des anglicismes, de propos délibéré. Et quelques-uns de ces anglicismes entrent tellement bien dans le génie de la langue française que l'Académie a cru devoir leur donner accès dans le dictionnaire.

Que M. Tardivel indique ces mots lorsqu'ils sont mis en usage, qu'il les signale au public, qu'il s'y objecte même, ce ne peut être qu'utile. Mais qu'il accuse ses confrères de ne pas savoir le français, c'est téméraire, injuste, ou de mauvaise foi.

C'est surtout ridicule pour un homme qui écrit, dans le même numéro de la *Vérité*, la phrase suivante : “ M. de Montigny nous reproche de n'avoir pas fait ce qu'il nous reproche de faire.” Voilà une phrase qui n'est pas française, qui dit un contre-sens, qui n'est pas dans le génie de la langue, et qui indique chez M. Tardivel une lacune évidente dans la connaissance du français.

A force de chercher, l'on peut découvrir ce que M. Tardivel a voulu dire : mais pourquoi ne pas l'avoir dit de suite en bon français ? La clarté et la logique des mots sont la première condition à observer en écrivant le français, et ici il y a obscurité et contradiction.

Maintenant un mot pour terminer. Je reconnais d'avance la peccabilité occasionnelle de l'*Opinion Publique* en matière de français. Il n'y a pas un seul journal français au Canada qui soit parfait sous ce rapport. Bien loin de là. Seulement je suis convaincu que nulle part on ne fait plus d'efforts et que nulle part au Canada on ne réussit mieux que dans nos colonnes à écrire d'une manière satisfaisante, à inculquer le goût du bon français et à répandre le désir d'en améliorer l'étude et la connaissance.

“ M. de Montigny dit que la plupart d'entre les convives de M. Desjardins ne lisent pas l'*Opinion Publique*. ” (*La Vérité*).

Je puis affirmer à M. Tardivel que, sur ce point, c'est le contraire qui est vrai. Presque tous ces messieurs lisent l'*Opinion Publique*, et plusieurs d'entre eux, à ce qu'ils m'ont dit, avec plaisir et avec un vif intérêt.

M. de Montigny est dénoncé par M. Tardivel!!!

Vous avez bien lu, lecteur. M. de Montigny est dénoncé par M. Tardivel.

Pas possible, me direz-vous ?

C'est pourtant le cas. Rien n'échappe au féroce écrivain de la *Vérité*. Pas même ce pilier de l'autel, M. de Montigny.

Et voici à quel sujet.

En ce temps-là, M. de Montigny avait été accusé d'être un *viveur* et de dîner avec des *viveurs* qui ne partageaient pas les opinions réactionnaires de M. Tardivel.

Aussi les foudres de M. Tardivel avaient-elles grondé. Mais ce n'était pas un court orage, précédé et suivi d'un soleil de paix et de douce chaleur. C'était une tempête longue et furieuse qui se déchaînait.

M. de Montigny voulut conjurer les éléments. Rien n'y fit. A la fin, il se révolta contre cette averse qui tombait incessante et ruineuse, et protesta ouvertement, dans le *Monde*, contre la férocité de son ami J. P. T..

Pauvre M. de Montigny ! Il croyait que l'amitié, la sympathie d'idées, la sympathie des armes auraient quelquel'effet sur l'incendiaire défenseur de la vérité. Quelle illusion !

Lisez bien la réponse de M. Tardivel. *Et nunc, gentes, erudimini !!!*

" M. de Montigny est évidemment de très mauvaise humeur, puisqu'il dit des choses qui ne sont nullement conformes aux faits."

" Nous n'avons jamais demandé à M. de Montigny ou à qui que ce soit de nous dire ce qui s'était passé à ce fameux dîner. Et quand M. le *recorder* parle d'*obligation d'être délicat*, nous ne savons pas à quoi il fait allusion."

" M. de Montigny affirme que la *Vérité* l'a traité, lui et les autres convives de M. Desjardins, " comme des *viveurs*." Il n'y a pas un mot, ni dans nos articles, ni dans notre correspondance, qui justifie cette nouvelle accusation."

" M. de Montigny nous a écrit, en effet, pour nous reprocher de n'avoir pas demandé si le compte-rendu de l'*Opinion Publique* était vrai. Mais il est faux de dire que nous faisons " tous les jours " ce que M. de Montigny aurait voulu nous voir faire en cette occasion. L'expression " tous les jours " est prise ici dans le sens de " toujours "."

" La logique de M. de Montigny ne nous paraît pas mériter le prix d'excellence."

" M. de Montigny nous reproche de n'avoir pas fait ce qu'il nous reproche de faire ! " (*sic*) La mauvaise humeur fait dire de singulières choses, même aux gens d'esprit !

" On fait rage contre nous. C'est plus simple et plus facile qu'une dénégation, et sur les badauds ça " prend bien ". Injurier la *Vérité*, ça vous pose toujours un homme devant un certain public."

" Enfin, nos lecteurs le savent, nous avons eu soin de dégager complètement M. de Montigny de ce débat; nous avons déclaré que nous le savions incapable de partager les idées saugrenues qu'on attribuait à MM. Masson et Royal. Nous l'avons donc traité véritablement en ami. Il nous traite tout autrement. Soit ! Nous avons rompu d'autres amitiés, *plus précieuses encore que la sienne*, pour remplir notre devoir."

C'est bien cela, monsieur de Montigny. Vous faussez les faits. Vous ne savez pas ce que c'est que la délicatesse. Vous calomniez la *Vérité*. Vous écrivez un mauvais français. Votre logique ne vaut rien. La mauvaise humeur vous fait perdre la boule. Vous écrivez pour les badauds. Vous injuriez la *Vérité*. Il y a bien des amitiés plus précieuses que la vôtre. Et vous êtes *balancé* par M. Tardivel, qui vous retire son amitié.

Remarquez bien que je ne crois pas le quart de ce que vous lancez votre bon ami Tardivel. Mais j'ai voulu vous montrer la mauvaise foi, le besoin d'injurier, la passion, le fiel de ce prétendu défenseur du trône et de l'autel. Vous aurez peut-être, après cela, plus de tolérance et de bon vouloir pour des journalistes qui, sans

être tout à fait dans vos idées, méritent la considération et l'estime des gens modérés et bien pensants.

" Être souvent dans l'obligation de briser des attaches personnelles afin de pouvoir marcher droit, c'est le devoir le plus pénible du journaliste catholique. Nous y sommes habitué, non pas assez pour n'en plus souffrir, mais suffisamment pour n'en éprouver aucun trouble."

Si M. Tardivel lisait l'*Imitation de Jésus-Christ* et s'efforçait de combattre son mauvais caractère par l'application des principes larges et sacrés de la charité chrétienne, il pourrait garder ses amis et même s'en faire de nouveaux. Son malheur est qu'il ignore ce qu'il y a de beau et de grand dans l'amitié, même entre des gens d'opinions différentes.

La poursuite intentée par les propriétaires de la *Canada-Review* à Mgr. l'archevêque de Montréal est la conséquence prévue de l'agitation qui a été faite au sujet de l'interdiction de cette feuille.

Cette action sépare de l'Église catholique ceux qui l'ont intentée. L'Église n'admet dans son sein que ceux qui veulent se soumettre, et en rejette les indisciplinés. Il n'y a qu'une ligne de conduite possible pour un catholique qui veut rester catholique : c'est la soumission entière à l'autorité, avec droit d'appel, pour les torts dont il peut avoir à se plaindre, aux tribunaux établis par l'Église.

Il n'y a rien qui répugne à la raison dans cette auto-critique apparente. Les clubs sociaux, dont les gens du monde sont si fiers, peuvent expulser, sans aucun appel, tout membre qui refuse de se soumettre aux règles de son club. Les sociétés organisées pour amusements, pour œuvres de bienfaisance ou de support mutuel, ou les sociétés nationales, peuvent faire et font la même chose quand l'occasion s'en présente. Pourquoi alors nierait-on à l'Église le droit de se protéger, de se maintenir et de conserver son influence par les mêmes moyens ?

Libre à chacun de rester ou de ne pas rester catholique. Ceux qui ne croient pas en l'Église de Rome, ou qui la combattent, ou qui minent son influence, n'ont que faire de se prétendre catholiques. Le soldat français qui trouve que tout est bien en Allemagne et que rien n'est bon en France n'est plus Français et, s'il reste dans les rangs, il sera traître à son drapeau à l'heure du danger.

Je ne discute pas les opinions des propriétaires de la *Canada-Review*. Ils ont, autant que moi, droit au respect de leurs convictions, s'ils sont convaincus. Mais ce dont je suis sûr, et ils ne doivent pas penser autrement, c'est que se prétendre catholique à l'avenir, après une rupture ouverte avec l'Église, serait jouer double jeu et se réclamer d'une société — la grande société catholique romaine — à laquelle ils n'appartiennent plus.

Pour ma part, je déplore profondément ces dissensions, ces défections qui ne font que nuire à l'Église en laquelle, avec les sept huitièmes de mes compatriotes, j'ai une foi absolue et qui n'amèneront aucun bon résultat, ni pour ceux qui se révoltent, ni pour les populations à qui on jette en pâture des germes mauvais et destructeurs.

La *Semaine Religieuse* de Québec vient de publier une page noire, au-dessus de laquelle on lit : *Mgr de Pontbriand*. Ce n'est vraiment pas chrétien de noircir ainsi un des plus remarquables prélats de la Nouvelle-France. Il faudrait maintenant publier une autre page,

toute blanche, avec la même inscription, pour faire oublier une mauvaise impression, sans calembours.

De l'*Évènement*, sous la signature de L. Z. Joncas :

“ En vue des élections générales qui auront lieu à la fin du parlement actuel, une organisation sérieuse s'impose.

“ Personne ne niera que depuis plusieurs années la force de cohésion du parti conservateur bas-canadien a diminué d'une manière sensible.

“ L'affaire Riel a fait son œuvre de désagrégation en divisant ce parti en deux fractions distinctes qui, quoiqu'ostensiblement réunies aujourd'hui dans le ministère Taillon, se regardent encore, cependant, avec une certaine défiance.

“ Les travaux de la presse conservatrice ont été aussi moins dévoués, depuis quelque temps, au triomphe de l'idée politique qui est l'âme de ce grand parti qu'aux succès personnels de quelques-uns de ses chefs.

“ Cette tactique a peut-être été inspirée par des circonstances particulières ; mais, à notre avis, elle a été une grande erreur et même une grande faute.

“ Il importe maintenant de corriger cette erreur et de réparer cette faute.

“ Les mesquines considérations ont fait leur temps.

“ D'ailleurs, pourquoi se le cacher plus longtemps ? L'éducation politique du peuple dans la province de Québec laisse beaucoup à désirer.

“ Il n'est pas habitué à approfondir les grandes questions dont la solution peut mettre en danger l'avenir de la confédération canadienne ou consolider notre système actuel.

“ On fait trop fréquemment appel à ses sentiments et pas assez à sa raison.

“ Les classes dirigeantes ne se mêlent pas assez au peuple et perdent bien des occasions de l'instruire.

“ Nos luttes électorales sont une école où l'électorat apprend à mépriser ceux qui sont à la tête des affaires, et rien autre chose. Les personnalités sont à l'ordre du jour et le peuple applaudit surtout les *forts en gueule*.

“ C'est triste à dire, mais c'est malheureusement trop vrai.

“ La province d'Ontario, au point de vue de l'organisation, offre aujourd'hui aux autres provinces un bel exemple à suivre.

“ Là, des associations conservatrices et libérales se forment, non seulement dans tous les grands centres, mais même dans presque chaque municipalité.

“ Les questions politiques d'actualité y sont librement discutées et on les juge à leur mérite et non d'une manière aussi superficielle que chez nous.

“ Comment se fait-il que, dans toute notre belle province de Québec, nous n'avons rien de ces chefs ?

“ C'est une anomalie qui devrait disparaître le plus tôt possible, si nous voulons continuer à être un facteur puissant dans les destinées futures du Canada.

“ Moins de sentimentalisme et plus d'esprit pratique nous serait certainement plus profitable.”

Depuis qu'Ontario a décidé d'admettre les femmes à l'étude du droit, les femmes n'ont pas manqué de reconnaître le bon procédé du barreau. Il y a eu cinquante-quatre applicantes au terme de Pâques ; trente-cinq sont des graduées d'universités.

Il y en aura bientôt assez pour que cela devienne embarrassant. Puis cela deviendra insupportable, et alors on fera d'amères réflexions sur l'erreur commise.

“ Le bijoutier du Vatican vient de recevoir la commande d'une rose d'or rehaussée de brillants et de saphirs et qui devra être livrée le dernier de ce mois.

“ On ignore encore l'heureuse destinataire.”

Ces paragraphes ont donné lieu à des commentaires sur la possibilité que cette *rose d'or* soit envoyée à une Canadienne-Française dont le dévouement aux œuvres de charité n'a été égalé que par le succès des œuvres qu'elle a déjà accomplies.

SILHOUETTES PARLEMENTAIRES.

C. BEAUSOLEIL, M. P.

La plus grosse tête de l'opposition, — la plus solide également. — Pas aimable, par exemple ; pas beau non plus. — Il rappelle Bismark par l'aspect extérieur et aussi par la rouerie et la ténacité. — Le compliment n'est pas mince. — On ne lui connaît pas d'ami, mais ses ennemis se comptent par milliers et il se complaît à les braver. — Trempé dans l'acier, bâti sur le ciment le plus solide, il ne se trouve dans son élément qu'au milieu des situations risquées, dont il sait sortir avec une habileté qui n'a pas d'égale. — Tant que Mercier le garda près de lui, tant qu'il fut l'*Éminence Grise*, il évita à son parti les innombrables sottises qui ont causé sa dégringolade. — Les libéraux qui ont provoqué son effacement l'ont bien regretté. — Quant à lui, il continue son chemin. — Est-il riche ? Personne ne le sait. — Est-il content ? Même incertitude. — C'est le Sphinx dont la bouche ne se délie qu'à bon escient. — Pendant toute une séance du conseil ou toute une session, il n'aura pas soufflé mot et, au dernier moment, il se lèvera pour présenter une motion antipathique à tout le monde, mais qui sera la seule acceptable pour sortir du guépier dans lequel il aura laissé complaisamment ses collègues s'empêtrer. — Ses coups sont dangereux parce qu'ils ne peuvent être ni prévus ni parés. — Tous les moyens lui sont bons. — La louange comme l'insulte, l'éloge comme la calomnie glissent sur lui comme l'eau claire, sans l'atteindre. — Il n'a ni aspect ni distinction ; aussi indifférent à la toilette qu'aux sept commandements, il attire pourtant l'attention partout. — On le dit bon homme au fond, mais personne n'a jamais pu le prouver. — Les services qu'il rend sont octroyés avec si peu de bonne grâce que ses obligés eux-mêmes ont envie de lui en vouloir de les avoir servis. — Les coins et les recoins de notre politique sont pour lui une mer sans écueils sur laquelle il navigue en sûreté. — Vrai prototype de cette diplomatie fugitive dans laquelle se brassent nos affaires publiques, il a accès dans tous les camps, où il pose aussi largement ses griffes puissantes. — On peut, le haïr même, le détester, mais on ne peut pas s'empêcher d'avouer que *c'est un homme*.

TOUCHATOUT.

À PROPOS D'ÉDUCATION.

Monsieur le rédacteur,

Entre M. l'abbé Baillargé et M. Louis Fréchette, entre la *Vérité* et l'*Opinion Publique*, il est difficile, pour le moment, de se hasarder sans courir le risque de se faire cribler de projectiles. Vu à distance, le spectacle de la lutte n'est même pas encore sans danger, tellement les traits lancés sont drus, acérés et variés. Comme l'effet du ricochet n'est pas toujours le moins meurtrier, attention ! n'approchons pas.

La meilleure protection, c'est la distance ; la meilleure arme, c'est le silence.

Nous vivons, d'ailleurs, dans un pays où il n'est pas nécessaire d'écrire ou même de penser. En toutes choses il faut dire comme on a toujours fait avant nous ; penser est une occupation parfaitement oiseuse. En philosophie, comme en politique et en économie, il n'y a qu'une route à suivre pour ceux qui veulent arriver ; cette route est bien tracée et bien battue ; malheur à ceux qui songent à se frayer un chemin nouveau, à découvrir de nouveaux horizons ! Ce sont des égarés. Malheur surtout à ceux qui se détournent pour regarder

en arrière! Ceux-là sont perdus irrévocablement, ils sont pétrifiés du coup, la tête dans le dos.

Nous sommes, du reste, divisés en deux classes distinctes: la classe de ceux qui ont "de la plume," comme dirait Fréchette, et la classe de ceux qui n'ont "pas de plume." La première de ces deux catégories comprend les orateurs profanes et sacrés, les disciples de Thémis et d'Esculape, tous "gens de plume"; c'est la classe dirigeante. Pour en faire partie il faut avoir fait, ou plutôt avoir suivi son cours classique. L'autre catégorie, la plus nombreuse, celle qui comprend les négociants, les industriels, les financiers, les agriculteurs, tous "gens sans plume," qui n'ont pas fait d'études, c'est la classe dirigée.

Tout bon Canadien-Français doit être dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. S'il a fait son cours classique, il appartient à la première de droit. Si, pour son malheur, il n'a pas eu le temps ou la patience de le faire; si l'étude approfondie de Cicéron et de Démosthène a paru inutile aux parents pour la carrière à laquelle ils destinaient leur enfant, qui était celle de navigateur, ou d'agriculteur, ou même d'industriel; si même, malgré l'envie qu'ils avaient de faire un curé ou un avocat de leur fils, les moyens ont manqué à ces parents, force a été au petit Baptiste d'effleurer la petite école, trop peu longtemps pour permettre à la plume de pousser. Bon gré mal-gré il lui a fallu entreprendre la lutte de la vie avec le petit bagage de l'école élémentaire, et du "poil aux pattes." C'est la classe des dirigés.

A quoi bon savoir lire, écrire et compter pour faire un journalier, un homme de peine, un manœuvre à la ville ou à la campagne? Un maçon n'a pas besoin de Virgile pour lui montrer à placer une pierre, ni un menuisier d'Aristote pour conduire son outil, c'est évident. Les poésies de Lamartine ne valent pas même quatre sous pour enseigner au marchand de nouveautés à mesurer son indienne; elles sont bonnes tout au plus à donner des distractions aux jeunes commis. Puisque nous sommes destinés à être des politiciens ou des journaliers, des évêques ou des cordonniers, à quoi bon vouloir changer notre système d'éducation?

Est-ce que nos collègues classiques ne donnent pas l'instruction suffisante à la classe dirigeante? Personne ne peut le contester. Est-ce que nos écoles élémentaires ne maintiennent pas dans une ignorance profonde la classe des dirigés? C'est encore admis. Eh bien! alors, voudrait-on bouleverser sans raison notre système d'éducation? Faire ici ce qui se pratique en Angleterre, en France, en Allemagne, aux États-Unis et ailleurs, c'est-à-dire enseigner à la jeunesse d'autres moyens d'existence? Entre le classique et l'ignorant il y a de la marge, c'est vrai; il y a même place pour toute une pléiade de jeunes gens intelligents. Que de travaux à faire, qui demandent des connaissances techniques! Que de mines à exploiter, de chemins de fer à construire, de canaux à creuser, d'édifices à ériger, d'usines à diriger! Des ponts, des chaussées, des chemins de fer électriques, des télégraphes, des téléphones, des distilleries, des brasseries, des savonneries, des fabriques de tissus, des hauts-fourneaux, des usines à gaz, des aqueducs, des appareils de chauffage, des machines à vapeur, des moteurs électriques, et une infinité d'autres travaux qui demandent des notions de physique, de chimie, de mathématiques, tant pour l'ouvrier que pour le contre-maître ou le chef. Ces industries sont bien connues dans le pays: beaucoup de Canadiens y trouvent de l'emploi. Quelle position y occupent-ils? Celle de

manœuvres, à peu d'exceptions près. Pourquoi?... Chut!

Par qui sont occupées les autres positions? Par des jeunes gens qui ont reçu leur instruction ailleurs.

Pourtant notre système d'éducation est parfait. Cinq grands convois de chemin de fer viennent de porter à Chicago, à grands frais, des caisses de cahiers d'école qui vont prouver au monde entier, de par la mémoire du grand Christophe Colomb, ce que savent faire les maîtres et les maîtresses d'école de la province de Québec.

Après cela, que ceux qui ne seront pas satisfaits s'en aillent ailleurs! Il y a déjà un million de Canadiens aux États-Unis: que les autres les suivent s'ils ne veulent pas qu'il leur pousse de la plume aux mains ou du poil aux pattes!

Pour croire qu'il y a la moindre lacune dans notre système d'éducation, JAMAIS!

Pourtant, si, après réflexion faite, il s'y trouvait une lacune, nous pourrions peut-être en considérer l'importance, puis en rechercher la cause, et par là arriver au moyen d'y porter remède.

C'est entre nous, bien entendu, monsieur le rédacteur.

JEAN-BAPTISTE.

DANS LE MONDE DES ESPRITS.

L'orthodoxe rédacteur de la *Vérité* accuse l'*Opinion Publique* d'hérésie. Et pourquoi? Parce qu'elle a donné, sous la rubrique: *Dans le monde des esprits*, quelques aperçus sur la doctrine spirite. J'ai eu soin, au début, de prévenir les lecteurs de l'*Opinion Publique* que je n'endossais pas du tout les théories exposées par mon ami et collaborateur, M. d'Outretombe.

Le spiritisme est une question qui passionne la plupart des personnes qui ne sont pas des éteignoirs. C'est, par conséquent, une question que la presse peut discuter à sa guise et même, à la rigueur, sans autorisation préalable du roi des pédants. Personne n'a jamais nié l'intérêt qui s'attache à cette branche de la science, et je ne sache pas que l'Église ait jamais défendu d'étudier et de s'instruire. Peut-être M. Tardivel l'a-t-il défendu, lui; mais le pape, dans sa négligence, n'a pas encore ratifié la décision de son *alter ego*. Dans tous les collèges de France, comme dans tous les petits séminaires, les jeunes gens parvenus à la classe de philosophie font une étude aussi complète que possible des différents systèmes philosophiques énoncés jusqu'aujourd'hui. Est-ce à dire que les professeurs endossent les idées de chacun de ces philosophes? Pas que je sache. Ils se bornent à indiquer les points saillants des doctrines diverses, le côté fort et le côté faible; puis ils formulent leur appréciation. Le spiritisme fait partie du programme, et les jeunes gens qui l'ont étudié n'ont pas, jusqu'à ce jour, été excommuniés. Il est vrai qu'ils ne relèvent pas de M. Tardivel...

Que me reproche donc ce Don Quichotte du journalisme, qui part en guerre à propos de tout et de rien? Afin de satisfaire à la demande d'un de nos lecteurs, j'ai prié une personne capable d'expliquer la provenance de phénomènes que l'on qualifie généralement d'impossibles. Pour comprendre ces explications, il fallait bien savoir sur quoi elles sont basées. C'est ce que M. d'Outretombe s'est efforcé de montrer. Il a fait un court exposé de la doctrine spirite, mais sans la préconiser. Plusieurs lecteurs m'ont écrit spontanément pour me

prier de continuer cette étude intéressante ; M. d'Outretombe l'a poursuivie. Mais, encore une fois, ce n'est qu'une étude du spiritisme, et je me propose de publier sur le sujet, lorsque M. d'Outretombe aura terminé son aperçu, les enseignements de l'Église catholique, qui laissent bien loin derrière eux les données hypothétiques du spiritisme.

Je me hâte d'ajouter que, malgré les pompeuses affirmations du rédacteur de la *Vérité*, les expériences dont il s'occupe n'ont pas été condamnées par l'Église. Certains évêques, croyant que ces pratiques, mal dirigées, pouvaient causer quelque trouble dans des intelligences insuffisamment équilibrées pour des études de ce genre, les ont interdites dans leurs diocèses ; et cela, au point de vue sanitaire plutôt qu'au point de vue moral ou religieux. Mais l'Église ne s'est jamais prononcée officiellement pour prohiber ces expériences. (*Note de la rédaction*).

MANIFESTATIONS INTELLIGENTES.

Dans tout ce que nous avons vu, rien assurément ne révèle l'intervention d'une puissance occulte, et ces effets pourraient parfaitement s'expliquer par l'action d'un courant magnétique ou électrique, ou celle d'un fluide quelconque. Telle a été, en effet, la première solution donnée à ces phénomènes, et qui pouvait avec raison passer pour très logique. Elle aurait, sans contredit, prévalu, si d'autres faits ne fussent venus en démontrer l'insuffisance ; ces faits sont les preuves d'intelligence qu'ils ont données ; or, comme tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente, il demeurerait évident qu'en admettant même que l'électricité ou tout autre fluide y jouât un rôle, il s'y mêlait une autre cause. Quelle était-elle ? Quelle était cette intelligence ? C'est ce que la suite des observations a fait connaître.

Pour qu'une manifestation soit intelligente, il n'est pas nécessaire qu'elle soit éloquente, spirituelle ou savante : il suffit qu'elle prouve un acte libre et volontaire, exprimant une intention ou répondant à une pensée. Assurément, quand on voit une girouette agitée par le vent, on est bien certain qu'elle n'obéit qu'à une impulsion mécanique ; mais si l'on reconnaissait dans les mouvements de la girouette des signaux intentionnels, si elle tournait à droite ou à gauche, vite ou avec lenteur au commandement, on serait bien forcé d'admettre, non pas que la girouette est intelligente, mais qu'elle obéit à une intelligence. C'est ce qui est arrivé pour la table.

Nous avons vu la table se mouvoir, se soulever, frapper des coups, sous l'influence d'un ou de plusieurs médiums. Le premier effet intelligent qui fut remarqué, ce fut de voir ces mouvements obéir au commandement ; ainsi, sans changer de place, la table se soulevait alternativement sur le pied désigné, puis, en retombant, frappait un nombre déterminé de coups, répondant à une question. D'autres fois, la table, sans le contact de personne, se promenait toute seule dans la chambre, allant à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, exécutant divers mouvements sur l'ordre des assistants. Il est bien évident que nous écartons toute supposition de fraude ; que nous admettons la parfaite loyauté des assistants, attestée par leur honorabilité et leur parfait désintéressement. Nous parlerons plus tard des supercheries contre lesquelles il est prudent de se tenir en garde.

Au moyen des coups frappés, et surtout par les coups intimes dont nous venons de parler, on obtient des effets encore plus intelligents, comme l'imitation des diverses batteries du tambour, de la petite guerre avec feux de file ou de peloton, canonnade, puis le grincement de la scie, les coups de marteau, le rythme de différents airs, etc.. C'était, comme on le comprend, un vaste champ ouvert à l'exploration. On s'est dit que, puisqu'il y avait là une intelligence occulte, elle devait pouvoir répondre aux questions, et elle répondit, en effet, par oui ou par non, au moyen d'un nombre de coups de convention. Ces réponses étaient bien insignifiantes ; c'est pourquoi on eut l'idée de faire désigner les lettres de l'alphabet, et de composer ainsi des mots et des phrases.

Ces faits, renouvelés à volonté par des milliers de personnes et dans tous les pays, ne pouvaient laisser de doute sur la nature intelligente des manifestations. C'est alors que surgit un nouveau système selon lequel cette intelligence ne serait autre que celle du médium, de l'interrogateur ou même des assistants. La difficulté était d'expliquer comment cette intelligence pouvait se réfléchir dans la table et se traduire par des coups ; dès qu'il était avéré que ces coups n'étaient pas frappés par le médium, ils l'étaient donc par la pensée ; or, la pensée frappant des coups, c'était un phénomène plus prodigieux encore que tous ceux dont on avait été témoin. L'expérience ne tarda pas à démontrer l'admissibilité de cette opinion. En effet, les réponses se trouvaient fort souvent en opposition formelle avec la pensée des assistants, en dehors de la portée intellectuelle du médium, et même dans des langues ignorées de lui, ou relatant des faits inconnus de tous. Les exemples sont si nombreux, qu'il est presque impossible que quiconque s'est un peu occupé de communications spirites n'en ait pas été maintes fois témoin. Nous n'en citerons qu'un seul, qui nous a été rapporté par un témoin oculaire.

Sur un navire de la marine impériale française en station dans les mers de la Chine, tout l'équipage, depuis les matelots jusqu'à l'état-major, s'occupait de faire parler les tables. On eut l'idée d'évoquer l'esprit d'un lieutenant de ce même vaisseau, mort depuis deux ans. Il vint et, après diverses communications qui frappèrent tout le monde d'étonnement, il dit ce qui suit, par coups frappés : "Je vous prie instamment de faire payer au capitaine la somme de... (il indiquait le chiffre), que je lui dois et que je regrette de n'avoir pu lui rembourser avant ma mort." Personne ne connaissait le fait ; le capitaine lui-même avait oublié cette créance, assez minime du reste ; mais en cherchant dans ses comptes, il y trouva la mention de la dette du lieutenant, et dont le chiffre indiqué était parfaitement exact. Nous demandons de la pensée de qui cette indication pouvait être le reflet.

On perfectionna l'art de communiquer par des coups alphabétiques, mais le moyen était toujours très long ; cependant on en obtint d'une certaine étendue, ainsi que d'intéressantes révélations sur le monde des esprits. Ceux-ci en indiquèrent d'autres, et c'est à eux que l'on doit le moyen des communications écrites.

Les premières communications de ce genre eurent lieu en adaptant un crayon au pied d'une table légère posée sur une feuille de papier. La table, mise en

mouvement par l'influence d'un médium, se mit à tracer des caractères, puis des mots et des phrases. On simplifia successivement ce moyen en se servant de petites tables grandes comme la main, faites exprès, puis de corbeilles, de boîtes de carton, et enfin de simples planchettes. L'écriture était aussi courante, aussi rapide et aussi facile qu'avec la main; mais on reconnut plus tard que tous ces objets n'étaient, en définitive, que des appendices, véritables porte-crayons dont on pouvait se passer en tenant soi-même le crayon; la main, entraînée par un mouvement involontaire, écrivait sous l'impulsion imprimée par l'esprit et sans le concours de la volonté ni de la pensée du médium. Dès lors, les communications d'outre-tombe n'eurent pas plus de bornes que la correspondance habituelle entre vivants. Nous reviendrons sur ces différents moyens que nous expliquerons en détail; nous les avons rapidement esquissés pour montrer la succession des faits qui ont conduit à constater, dans ces phénomènes, l'intervention d'intelligences occultes, autrement dit des esprits.

C. D'OUTRETOMBE.

LA COMÉDIE DE LA MORT.

LA VIE DANS LA MORT.

I

C'était le jour des Morts : une froide bruine
 Au bord du ciel rayé, comme une trame fine,
 Tendait ses filets gris ;
 Un vent de nord sifflait ; quelques feuilles rouillées
 Quittaient en frissonnant les cimes dépouillées
 Des ormes rabougris ;

Et chacun s'en allait dans le grand cimetière,
 Morne, s'agenouiller sur le coin de la pierre
 Qui recouvre les siens,
 Prier Dieu pour leur âme et, par des fleurs nouvelles,
 Remplacer en pleurant les pâles immortelles
 Et les bouquets anciens.

Moi, qui ne connais pas cette douleur amère
 D'avoir couché là-bas ou mon père ou ma mère
 Sous les gazons flétris,
 Je marchais au hasard, examinant les marbres
 Ou, par une échappée entre les branches d'arbres,
 Les dômes de Paris ;

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
 Bien des fosses dont l'herbe était haute, où personne
 Pour prier ne venait,
 Une pitié me prit, une pitié profonde
 De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
 Nul ne se souvenait.

Pas un seul brin de mousse à tous ces mausolées,
 Cependant, et des noms de veuves désolées,
 D'époux désespérés,
 Sans qu'un gramin voilât leurs majuscules noires,
 Étalait hardiment leurs mensonges notoires,
 À tous les yeux livrés.

Ce spectacle me fit sourdre au cœur une idée
 Dont j'ai, depuis ce temps, toujours l'âme obsédée.
 Si c'était vrai, les morts
 Tordraient leurs bras noueux de rage dans leur bière
 Et feraient pour lever leurs couvercles de pierre
 D'incroyables efforts.

Peut-être le tombeau n'est-il pas un asile
 Où, sur son chevet dur, on puisse enfin tranquille
 Dormir l'éternité,
 Dans un oubli profond de toute chose humaine,
 Sans aucun sentiment de plaisir ou de peine
 D'être ou d'avoir été.

Peut-être n'a-t-on pas sommeil ; et quand la pluie
 Filtre jusques à vous, l'on a froid, l'on s'ennuie
 Dans sa fosse tout seul.
 Oh ! que l'on doit rêver tristement dans ce gîte
 Où pas un mouvement, pas une onde n'agite
 Les plis droits du linceul !

Peut-être aux passions qui nous brûlaient, émue,
 La cendre de nos cœurs vibre encore et remue
 Par-delà le tombeau,
 Et qu'un ressouvenir de ce monde dans l'autre,
 D'une vie autrefois enlacée à la nôtre
 Traîne quelque lambeau.

Ces morts abandonnés sans doute avaient des femmes,
 Quelque chose de cher et d'intime, des âmes
 Pour y verser la leur :
 S'ils étaient éveillés au fond de cette tombe
 Où jamais une larme avec des fleurs ne tombe,
 Quelle affreuse douleur !

Sentir qu'on a passé sans laisser plus de marque
 Qu'au dos de l'océan le sillon d'une barque,
 Que l'on est mort pour tous !
 Voir que vos mieux aimés si vite vous oublient
 Et qu'un saule pleureur aux longs bras qui se plient
 Seul se plaint sur vous !

Au moins, si l'on pouvait, quand la lune blafarde,
 Ouvrant ses yeux sereins aux cils d'argent, regarde
 Et jette un reflet bleu
 Autour du cimetière, entre les tombes blanches,
 Avec le feu follet dans l'herbe et sous les branches
 Se promener un peu,

S'en revenir chez soi, dans la maison, théâtre
 De sa première vie, et, frileux, près de l'âtre
 S'asseoir dans son fauteuil,
 Feuilletter ses bouquins et fouiller son pupitre
 Jusqu'au moment où l'aube, illuminant la vitre,
 Vous renvoie au cercueil !

Mais non ; il faut rester sur son lit mortuaire,
 N'ayant pour se couvrir que le lin du suaire,
 N'entendant aucun bruit,
 Sinon le bruit du ver qui se traîne et chemine
 Du côté de sa proie, ouvrant sa sourde mine,
 Ne voyant que la nuit.

Puis, s'ils étaient jaloux, les morts, tout ce que Dante
 A placé de tourments dans sa spirale ardente
 Près des leurs seraient doux,
 Amants, vous qui savez ce qu'est la jalousie,
 Ce qu'on souffre de maux à cette frénésie :
 Un cadavre jaloux !

Impuissance et fureur ! Être là, dans sa fosse,
 Quand celle qu'on aimait de tout son amour, fausse
 Aux beaux serments jurés,
 En se raillant de vous, dans d'autres bras répète
 Ce qu'elle vous disait, rouge et penchant la tête,
 Avec des mots sacrés !

Et ne pouvoir venir, quelque nuit de décembre,
 Pendant qu'elle est au bal, se tapir dans sa chambre,
 Et lorsque, de retour,
 Rieuse, elle défait au miroir sa toilette,
 Dans un cristal profond réfléchir son squelette
 Et sa poitrine à jour,

Riant affreusement d'un rire sans gencives,
 Marbrer de baisers froids sa gorge convulsive
 Et, tenaillant sa main,
 Sa main blanche et rosée avec sa main osseuse,
 Faire râler ces mots d'une voix caverneuse
 Qui n'a plus rien d'humain :

" Femme, vous m'avez fait des promesses sans nombre.
 Si vous oubliez, vous, dans ma demeure sombre
 Moi, je me ressouviens.
 Vous avez dit, à l'heure où la mort me vint prendre,
 Que vous me suivriez bientôt ; lassé d'attendre,
 Pour vous chercher je viens ! "

Dans un repli de moi, cette pensée étrange
 Est là comme un cancer qui m'use et qui me mange ;
 Mon œil en devient creux ;
 Sur mon front nuager de nouveaux plis se fouillent ;
 De cheveux et de chair mes tempes se dépouillent,
 Car ce serait affreux !

La mort ne serait plus le remède suprême ;
 L'homme, contre le sort, dans la tombe elle-même
 N'aurait pas de recours,
 Et l'on ne pourrait plus se consoler de vivre
 Par l'espoir tant fêté du calme qui doit suivre
 L'orage de nos jours.

II.

Dans le fond de mon âme, agitant ma pensée,
 Je restais là rêveur et la tête baissée,
 Debout contre un tombeau.
 C'était un marbre neuf, et, sur la blanche épaule
 D'un génie éploré, les longs cheveux d'un saule
 Tombaient comme un manteau.

La bise feuille à feuille emportait la couronne
 Dont les débris jonchaient le fût de la colonne ;
 On aurait dit des pleurs
 Que sur la jeune fille, au printemps moissonnée,
 Pauvre fleur du matin avant midi fanée,
 Versaient les autres fleurs.

La lune entre les ifs faisait luire sa corne ;
 De grands nuages noirs couraient sur le ciel morne
 Et passaient par devant ;
 Les feux follets valsaient autour du cimetière,
 Et le saule pleureur secouait sa crinière
 Éparpillée au vent.

On entendait des bruits venus de l'autre monde,
 Des soupirs de terreur et d'angoisse profonde,
 Des voix qui demandaient
 Quand donc à leurs tombeaux l'on mettrait des fleurs
 Comment allait la terre, et pourquoi donc leurs veuves
 Aussi longtemps tardaient ?

Tout à coup. . . j'ose à peine en croire mon oreille,
 Sous le marbre entr'ouvert, ô terreur ! ô merveille !
 J'entendis qu'on parlait.
 C'était un dialogue et, du fond de la fosse,
 À la première voix une voix aigre et fausse
 Par instants se mêlait.

Le froid me prit. Mes dents d'épouvante claquèrent ;
 Mes genoux chancelants sous moi s'entre-choquèrent ;
 Je compris que le ver
 Consommait son hymen avec la trépassée,
 Éveillée en sursaut dans sa couche glacée,
 Par cette nuit d'hiver.

LA TRÉPASSÉE.

Est-ce une illusion ? Cette nuit tant rêvée,
 La nuit du mariage, elle est donc arrivée ?
 C'est le lit nuptial.
 Voici l'heure où l'époux, jeune et parfumé, cueille
 La beauté de l'épouse et sur son front effeuille
 L'oranger virginal.

LE VER.

Cette nuit sera longue, ô blanche trépassée !
 Avec moi, pour toujours, la mort t'a fiancée ;
 Ton lit, c'est le tombeau.
 Voici l'heure où le chien contre la lune aboie,
 Où le pâle vampire erre et cherche sa proie,
 Où descend le corbeau.

LA TRÉPASSÉE.

Mon bien-aimé, viens donc ! L'heure est déjà passée.
 Oh ! tiens-moi sur ton cœur, entre tes bras pressée.
 J'ai bien peur, j'ai bien froid.
 Réchauffe à tes baisers ma bouche qui se glace.
 Oh ! viens, je tâcherai de te faire une place,
 Car le lit est étroit !

LE VER.

Cinq pieds de long sur deux de large. La mesure
 Est prise exactement ; cette couche est trop dure :
 L'époux ne viendra pas.
 Il n'entend pas tes cris. Il rit dans quelque fête.
 Allons ! sur ton chevet repose en paix ta tête
 Et recroise tes bras.

LA TRÉPASSÉE.

Quel est donc ce baiser humide et sans haleine ?
 Cette bouche sans lèvre, est-ce une bouche humaine ?
 Est-ce un baiser vivant ?
 O prodige ! À ma droite, à ma gauche, personne.
 Mes os craquent d'horreur, toute ma chair frissonne
 Comme un tremble au grand vent.

LE VER.

Ce baiser, c'est le mien : je suis le ver de terre ;
 Je viens pour accomplir le solennel mystère.
 J'entre en possession.
 Me voilà ton époux, je te serai fidèle.
 Le hibou tout joyeux, fouettant l'air de son aile,
 Chante notre union.

LA TRÉPASSÉE.

Oh ! si quelqu'un passait auprès du cimetière !
 J'ai beau heurter du front les planches de ma bière,
 Le couvercle est trop lourd !
 Le fossoyer dort mieux que les morts qu'il enterre.
 Quel silence profond ! La route est solitaire ;
 L'écho lui-même est sourd.

LE VER.

À moi tes bras d'ivoire, à moi ta gorge blanche,
 À moi tes flans polis, avec ta belle hanche
 À l'ondoyant contour ;

À moi tes petits pieds, ta main douce et ta bouche,
Et ce premier baiser que ta pudeur farouche
Refusait à l'amour.

LA TRÉPASSÉE.

C'en est fait ! C'en est fait ! Il est là ! Sa morsure
M'ouvre au flanc une large et profonde blessure ;
Il me ronge le cœur.
Quelle torture ! O Dieu, quelle angoisse cruelle !
Mais que faites-vous donc lorsque je vous appelle,
O ma mère, ô ma sœur ?

LE VER.

Dans leur âme déjà ta mémoire est fanée,
Et pourtant sur ta fosse, ô pauvre abandonnée,
L'oranger est tout frais.
La tenture funèbre à peine repliée,
Comme un songe d'hier elles t'ont oubliée,
Oubliée à jamais.

LA TRÉPASSÉE.

L'herbe pousse plus vite au cœur que sur la fosse ;
Une pierre, une croix, le terrain qui se hausse
Disent qu'un mort est là.
Mais quelle croix fait voir une tombe dans l'âme ?
Oubli ! seconde mort, néant que je réclame,
Arrivez, me voilà !

LE VER.

Console-toi. — La mort donne la vie. — Éclore
À l'ombre d'une croix, l'églantine est plus rose
Et le gazon plus vert.
La racine des fleurs plongera sous tes côtes ;
À la place où tu dors les herbes seront hautes ;
Aux mains de Dieu tout sert !

Un mort qu'ils réveillaient les pria de se taire ;
Un pâle éclair parti non du ciel, mais de terre,
Me fit dans leurs tombeaux
Voir tous les trépassés, cadavres ou squelettes,
Avec leurs os jaunis ou leurs chairs violettes
S'en allant par lambeaux,

Les jeunes et les vieux, peuple du cimetière,
Pauvres morts oubliés, n'entendant sur leur pierre
Gémir que l'ouragan
Et, dévorés d'ennui dans leur froide demeure,
De leurs yeux sans regard cherchant à savoir l'heure
À l'éternel cadran.

Puis tout devint obscur, et je repris ma route
Pâle d'avoir tant vu, plein d'horreur et de doute,
L'esprit et le corps las ;
Et me suivant partout, mille cloches fêlées,
Comme des voix de mort, me jetaient par volées
Les râlements du glas.

THÉOPHILE GAUTIER.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Le grand intérêt des *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville*, que M. le comte de Tocqueville vient de faire paraître chez Calmann Lévy, est surtout dans le récit des faits qui ont amené ces deux catastrophes politiques : la révolution de 1848 et les journées de juin qui l'ont suivie. A côté d'événements graves, M. de Tocqueville a crayonné des croquis de personnages, de détails caractéristiques, qui rendent la lecture du volume légère, en sorte que de ces notes, dont la plupart ont été

écrites en hâte, se dégage un livre d'histoire facile à lire, chose rare s'il en est.

Je ne pénétrerai pas dans la partie profonde de l'ouvrage, ce serait toute une étude à faire ; mais je signalerai, en tournant les pages, les faits, les appréciations qui sortent comme spontanément du texte. Voici, par exemple, un mot, sans signification quand il fut dit par le roi Louis-Philippe et que son départ, en février, souligne singulièrement. Le souverain parlait avec M. de Tocqueville des mariages espagnols et de l'opposition qu'y faisait la reine. — "La reine m'en veut beaucoup, dit-il, et se montre fort irritée ; mais après tout, ajouta-t-il, ces criaileries ne m'empêchent pas de mener mon fiacre !" Qui ne pense, en lisant ces trois mots, aux vers de Théophile Gautier, parlant de

...l'obélisque heurté du fiacre
Emportant le dernier des rois.

Puis viennent les fameux banquets, l'agitation entretenue par des passions *aveugles* ou *ennemies*. On a beaucoup reproché ces deux adjectifs à Louis-Philippe ; on avait tort, car il avait contre lui et la populace, ennemie de tout ce qui existe, et la bourgeoisie aveugle, qui le renversait pour le pleurer le lendemain. Plus de quarante ans nous séparent de ces journées funestes, et la sotte bourgeoisie peut aujourd'hui juger ce qu'elle a perdu par ce qu'elle a gagné ; elle avait alors contre elle les communistes, elle a les anarchistes aujourd'hui ; il y a progrès.

C'est avec un serrement de cœur qu'on lit dans ces pages tous les préparatifs faits pour combattre l'émeute, tous les moyens de résistance offerts, échouer devant la faiblesse et la trahison. L'arrivée de la duchesse d'Orléans à la chambre des députés pouvait tout sauver. "Je vis bien, dit M. de Tocqueville, qu'elle était fort émue ; mais son émotion me parut de celles que ressentent les âmes courageuses, plus prêtes à se tourner en héroïsme qu'en frayeur." Mais Lamartine monte à la tribune, prononce un discours qui commence favorablement pour la monarchie et dont la conclusion est son renversement définitif.

Dès ce moment commencent les aventures de la France. La république est bien vite proclamée par quelques individus et commence une sorte de parodie de la première révolution ; un imbécile, juché sur une barricade, apprend la fausse nouvelle de la mort de Louis-Philippe. — "Tarquin est mort !" s'écrie-t-il avec emphase. J'ai moi-même entendu ce cri. M. de Tocqueville constate cet état d'esprit :

"C'était le temps où toutes les imaginations étaient barbouillées par les grosses couleurs que Lamartine venait de répandre sur ses *Girondins*. Les hommes de la première révolution étaient vivants dans tous les esprits, leurs actes et leurs mots présents à toutes les mémoires. Tout ce que je vis ce jour-là porta la visible empreinte de ces souvenirs ; il me semblait toujours qu'on fût occupé à jouer la révolution française, plus encore qu'à la continuer."

Cette singerie du passé est telle qu'on imagine une fête nationale dans laquelle doit passer un char qui rappelle les programmes du peintre David... avant son tableau du sacre de l'empereur.

"Une grande jeune fille se détacha de ses compagnes et, s'arrêtant devant Lamartine, récita un hymne à sa gloire ; peu à peu, elle s'anima en parlant, de telle sorte qu'elle prit une figure effrayante et se mit à faire des contorsions épouvantables. Jamais l'enthousiasme ne m'avait paru si près de l'épilepsie ; quand elle eut fini,

le peuple voulut néanmoins que Lamartine l'embrassât; elle lui présenta deux grosses joues ruisselantes de sueur, qu'il baisa du bout des lèvres et d'assez mauvaise grâce."

Puis viennent des médaillons qui, quoique à peine indiqués, sont d'un grand relief. Voici, par exemple, celui de Blanqui :

"C'est alors que je vis paraître, à son tour, à la tribune un homme que je n'ai jamais vu que ce jour-là, mais dont le souvenir m'a toujours rempli de dégoût et d'horreur; il avait des joues hâves et flétries, des lèvres blanches, l'air malade, méchant et immonde, une pâleur sale, l'aspect d'un corps moisi, point de linge visible, une vieille redingote noire collée sur des membres grêles et décharnés; il semblait avoir vécu dans un égoût et en sortir; on me dit que c'était Blanqui."

Celui de Ledru-Rollin n'est pas moins réussi :

"Ledru-Rollin n'était qu'un gros garçon très sensuel et très sanguin, dépourvu de principes et à peu près d'idées, sans véritable audace d'esprit ni de cœur, et même sans méchanceté, car il voulait naturellement du bien à tout le monde et était incapable de faire couper le cou à aucun de ses adversaires, si ce n'est peut-être par réminiscence historique ou par condescendance pour ses amis."

Voici une curieuse appréciation du Dr Trélat sur les révolutionnaires de son temps :

"Trélat, révolutionnaire du genre sentimental et rêveur, qui avait conspiré en faveur de la république pendant tout le temps de la monarchie, du reste médecin de mérite, qui dirigeait alors un des principaux hôpitaux de fous de Paris, quoiqu'il fût un peu timbré lui-même, me prit les mains avec effusion et, les larmes aux yeux : "Ah ! monsieur, me dit-il, quel malheur et qu'il est étrange de penser que ce sont des fous, des fous véritables qui ont amené ceci ! Je les ai tous pratiqués ou traités. Blanqui est un fou, Barbès est un fou, Sobrier est un fou, Huber surtout est un fou, tous fous, monsieur, qui devraient être à ma Salpêtrière et non ici."

Une véritable scène de comédie politique :

"On avait formé à la hâte, me dit Marrast, une liste de candidats pour le gouvernement provisoire; il s'agissait de la faire connaître au peuple; je la donnai à Lamartine en le priant de la lire à haute voix du haut du perron. 'Je ne puis, me répondit Lamartine après en avoir pris connaissance, mon nom s'y trouve.' Je la passai alors à Crémieux qui, après l'avoir lue : 'Vous moquez-vous de moi, me dit-il, de me proposer de lire au peuple une liste sur laquelle mon nom ne se trouve pas?'"

Plus loin, voici la mort de Chateaubriand, implacable dans ses rancunes :

"Depuis longtemps, il était tombé dans une sorte de stupeur muette qui laissait croire par moments que son intelligence était éteinte. Dans cet état, pourtant, il entendit la rumeur de la révolution de février; il voulut savoir ce qui se passait. On lui apprit qu'on venait de renverser la monarchie de Louis-Philippe; il dit : "C'est bien fait !" et se tut. Quatre mois après, le fracas des journées de juin pénétra jusqu'à son oreille, et il demanda encore quel était ce bruit. On lui répondit qu'on se battait dans Paris et que c'était le canon. Il fit alors de vains efforts pour se lever en disant : "Je veux y aller," puis il se tut et, cette fois, pour toujours, car il mourut le lendemain."

Les jours passent comme les hommes, et nous voici à la veille du coup d'État; M. de Tocqueville nous donne un portrait écrit très détaillé du futur empereur; j'y copie ces lignes bien curieuses :

"En général, il était difficile de l'approcher longtemps et de très près sans découvrir une petite veine de folie, courant ainsi au milieu de son bon sens, et dont la vue, rappelant sans cesse les escapades de sa jeunesse, servait à les expliquer."

Il me faut m'arrêter, non pourtant sans recommander le beau chapitre consacré au général Cavaignac, exécuté des montagnards pour avoir réduit à une insurrection sévèrement réprimée la terrible révolution qui se préparait aux journées de juin. La bourgeoisie lui fut reconnaissante à sa manière; elle nomma Louis-Napoléon président de la république.

PHILIPPE GILLE.

RÉCITS DU LABRADOR.

LA TEMPÊTE.

— Philippe ?

— Monsieur !

— Nous sommes mal pris.

— Oui, monsieur.

— Envoie à terre. J'ai hâvré autrefois dans un trou de ruisseau. Je crois l'apercevoir, en face de nous, au plain, entre ces deux falaises. Le vois-tu ?

— Oui, monsieur.

— Arrive droit dessus.

Et pendant ce dialogue, la mer grossissait toujours sous l'effort du vent qui augmentait de minute en minute. Une heure après, nous étions assez rapprochés de la côte pour en distinguer tous les détails.

La mer commençait à s'effondrer à un demi-mille au large et déplaçait ses houles immenses sur le sable de la plage. Impossible d'aborder sans chavirer.

— Philippe ?

— Monsieur !

— Nous allons *verser*.

— Oui, monsieur.

— Sais-tu nager ?

— Comme un grappin !

— *Lofe* en plein !!

C'était plus facile à commander qu'à exécuter, et ma chaloupe, gênée par son canot, qu'elle traînait à la toue et que nous ne pouvions embarquer, dérivait sous l'effort de la lame et s'approchait peu à peu des brisants. Cependant le vent fraîchissait encore et ce fut le salut pour nous en cet instant.

Nous *arrivâmes* un peu, et l'embarcation reprenant son *air*, nous reprîmes la direction du large. Il était temps !

Lorsque nous avions *viré de bord*, nous étions à trois milles à l'ouest de Kegaska, le long des sables de Natashquan. Il fallait nous éloigner à tout prix de cette plage inabordable avec les vents qui dépendent du sud et nous luttâmes plus de deux heures pour mettre deux milles entre nous et les brisants que nous avions si péniblement évités.

La situation, malgré la distance parcourue, ne s'était pas beaucoup améliorée. La mer commençait à *casser* autour de nous et mon bateau, ouvert, de vingt pieds de quille à peine, offrait peu de garanties de sécurité. L'eau entraînait souvent par-dessus le plat-bord, et j'avais toutes les peines du monde à la rejeter à mesure qu'elle nous envahissait. J'étais mouillé jusqu'aux os et dans l'impossibilité de rouler une cigarette. Tout cela manquait de gaieté.

Les lames s'amoncelaient, de plus grosses en plus grosses, et chacune d'elles exigeait une attention de chaque seconde et un coup de barre spécial pour la prendre de l'étrave à la jonc. J'étais éreinté.

— Philippe ?

— Monsieur !

— Je ne suis plus capable d'étancher.
— Prenez la barre, monsieur.
Je pris la barre et Philippe se mit à vider à son tour.

— Philippe, c'est la Pointe aux Anglais ?
— Oui, monsieur.
— La mer grossit encore ?
— Oui, monsieur.
— Le vent se hâte de plus en plus du sud ?
— Oui, monsieur.
— Je crois que nous sommes f... lambés.
— Non, monsieur.
— Comment, non ?
— Non, monsieur.

Je le crus fou. Cependant le plongeon me paraissait inévitable, et je me connais en plongeon. La côte était assez loin de nous, à deux milles peut-être, et, au milieu de la mer démontée, le trajet à la nage jusqu'à terre ne devait pas être un voyage d'agrément. Quant à mon engagé, son affaire était claire. Il se noierait, c'était certain. Cette pensée me préoccupait. Me sauver seul me paraissait inadmissible.

Je n'eus guère le temps de m'arrêter à cette pensée. Une vague énorme vint se briser sur la chaloupe et la remplit à moitié. Un faux coup de barre était la cause de cette avalanche. Dans le gros temps, on n'a le loisir de songer ni aux autres ni à soi-même. Il faut toujours veiller au grain.

— Philippe !
— Monsieur ?
— Prends la barre.

Et je me replongeai dans mes pensées tout en vidant à tour de bras.

Il se noiera, c'est indubitable, me disais-je. Que faire ?

Chose étrange, je ne songeais nullement que se noyer, c'était mourir. J'ai, d'ailleurs, sur la mort des idées particulières, qui me tiennent toujours au-dessus de craintes trop grandes. Je ne songeais également ni à ma femme ni à mes enfants. Ce qui m'enrageait, c'était que Philippe se noyât et surtout — il faut bien que je l'avoue — c'était de ne pouvoir fumer. Dans une accalmie, je jetai les yeux autour de moi. C'était effrayant. La brise avait légèrement molli, mais la mer grossissait de plus en plus aux approches de la Pointe aux Anglais. La chaloupe se dressait toute droite en montant sur la lame, le mat devenait horizontal, et je ne pouvais comprendre comment elle ne se renversait pas sur nous.

— Philippe !
— Monsieur ?
— Nous allons boire un coup, te dis-je !
— Non, monsieur.

Et sa figure calme et souriante commençait à m'exaspérer. Je cessai un moment de rejeter l'eau pour le regarder plus attentivement. Il semblait naviguer dans une cuvette et tout aussi à l'aise qu'au seuil de sa maison. Il devait tout de même comprendre le danger mieux que moi encore. En tout cas, il n'y paraissait guère.

Tout à coup il m'interpella à son tour.

— Monsieur !
— Philippe ?
— Il faut larguer le canot. Il est temps.

Je me précipitai à la touée et parvins, non sans difficulté, à la scier. Adieu vat ! Le canot disparut sur-le-

champ. La chaloupe, moins gênée, se releva plus allègrement à la lame et nous nous mîmes à filer plus rapidement.

— Monsieur !
— Philippe ?

— Mettez la main sur l'écoute. Le vent *va virer*. Je le vois qui vient.

Quelques instants après, la brise arrivait, en effet, de la rivière Natashquan. Nous venions de franchir la Pointe aux Anglais.

Je dépassais le baume, je bordai l'écoute. Nous étions hors de danger. La chaloupe *charriait* grand train vers le hâvre du petit Natashquan, où nous entrions une heure après.

— Philippe !
— Monsieur ?
— Prenons un coup ?
— Oui, monsieur.

Et nous primes un coup avec recueillement ; nous en primes un second et nous allumâmes, lui sa pipe, et moi une cigarette.

— Tout de même, Philippe, nous l'avons échappé belle.

— Oui, monsieur.
— Ah ! ah !

Comment m'étais-je fourré dans cette galère où j'ai failli laisser la peau de mon engagé et très probablement la mienne ? Je vais vous le dire, c'est très simple. Par ânerie. Eh ! mon Dieu, oui, par pure stupidité.

Lorsque je résolus de quitter Kegaska, le temps avait la plus triste apparence du monde. J'en fis la remarque à Philippe. Celui-ci, qui ne partageait pas ma manière de voir, se mit à sourire. Ce sourire agaça le peu d'amour-propre qui me restait, je ne voulus pas paraître reculer devant un danger possible et nous mîmes à la voile.

Il était difficile d'être plus bête, mais ce fut ainsi. L'homme n'est pas parfait, je suppose que chacun sait ça. Aujourd'hui, quand j'ai un retour de sottise vanité, je pense aux heures aimables que j'ai passées le long du plain de Natashquan, et ça ne dure pas.

C'est égal, c'était un rude matelot que Philippe !

HENRY DE PUYJALON.

LA PENDULE.

— Lamerlette ? Il demande si je connais Lamerlette ! s'écria mon vieux camarade, le peintre Théodore Maudruc, de la même voix qu'il se fût écrié : " Il me demande si j'ai vu les moulins de Montmartre ou entendu parler de Christophe Colomb ! " Lamerlette ? Mais sache donc ceci, malheureux enfant que tu es : c'est que nous avons, lui et moi, fait ménage ensemble trois ans ! Nous en avons vingt, alors. Oh ! dame, ce n'est pas d'hier, encore que je le croirais volontiers, tant le passé est tout à la fois loin et proche ! Quel chic garçon, ce Lamerlette, et gentil, et bon cœur, et gai !... Nous habitons rue Véron, sur la butte Montmartre, un petit atelier de trois cents francs qu'emplissait du matin au soir le vacarme de nos chansons et où nous travaillions au même modèle en nous chauffant du même bois. Car nous étions terriblement pauvres, sais-tu ; sans le sou la plupart du temps et sans pain un peu plus souvent qu'à notre tour.

— Sans pain ? fis-je, un peu sceptique.

— Oui, mon cher, dit Maudruc, sans pain ; à telle

enseigne que Lamerlette, bien des fois, dut aller faire le chapardeur chez un épicier de la rue Burq qui l'honorait de sa sympathie et s'était logé en l'esprit de le faire repier sa foi républicaine. De là, entre eux, des prises de bec qui assourdisaient le quartier. Lamerlette se défendait, parlait d'un sien grand-oncle tué à Jemmâpes, et tout en braillant comme un âne, il abattait de furieux coups de poings au hasard des sacs de lentilles, de haricots rouges et de pois secs qui parsemaient la boutique. Puis, quand il avait la poche pleine de ces légumes enlevés au vol dans le feu de la discussion, il concluait d'un mot énorme et cavalait, laissant l'épicier triompher sur le seuil de son épicerie et lui jeter de loin, dans le dos, une goguenarderie dernière... Oui, ah ! oui, c'en était, un type, ce Lamerlette, et en voilà un, par exemple, qui peut se vanter de m'avoir fait rire !... C'était le contraire du bon sens, ce garçon : l'absurdité elle-même faite chair et poussée à de tels paroxysmes qu'elle en devenait démontante. Que de fois je le vis employer les deux sous qui composaient toute notre fortune à acheter des cure-dents, des épingles à cheveux ou des portraits de l'empereur du Brésil ! Il trouvait cela tout naturel et il le proclamait avec tant de candeur que je perdais jusqu'à la force de le blâmer. Tout de même nous dansions devant le buffet ce jour-là, car l'épicier de la rue Burq n'était pas toujours en humeur de faire de la politique, et puis enfin il fermait le dimanche, ce brave homme !... Mais, bah ! c'était l'âge admirable où l'on vivrait sans boire, ni manger, ni dormir, l'âge où l'on vit parce que l'on vit, et qu'il n'y a pas à en chercher plus long... Ah ! la jeunesse !...

Il s'interrompt. Du bout de sa brosse il posa un reflet de lumière en la prunelle du *Saint Jérôme* qu'il peignait. Et tandis que je le regardais faire, silencieux et intéressé, les bruits du dehors peuplaient le calme de l'atelier, s'en venaient expirer par les lourdes tapisseries qui en masquaient, entre leurs loques vénérables, les murs aux tons de chocolat.

II

— Au fait, dit-il tout à coup, t'ai-je jamais conté l'histoire de la pendule ?

— Ma foi ! non, répondis-je.

Il reprit :

— “ Eh bien ! écoute-la ; elle vaut la peine d'être entendue. Cela se passait justement un de ces jours d'effroyable “dèche” qui occupaient pour nous tant de place dans le mois. On nous eût mis, Lamerlette et moi, sous le pressoir, du diable si de nos goussets eût jailli seulement une pièce de six liards ! Nous avions déjeuné de quatre pommes de terre et nous commençons de nous demander si le destin n'allait pas nous contraindre à ne dîner que de leurs pelures, quand le père Zackmeyer vint nous voir.

“ Ce Zackmeyer était un vieux fripier de Montmartre qui vendait et achetait de tout, depuis les Diaz apocryphes jusqu'à des fers à repasser.

“ Il fit le tour de l'atelier, inspecta sans souffler mot la nuée d'études et d'ébauches qui en habillait les murailles, et finalement déclara :

— “ Tout cela ne vaut pas un clou ; bien sûr non, ça ne le vaut pas ! C'est sec, ça manque d'intérêt. Ah ! là là ! En voilà, de la sale peinture !... N'importe, je suis un brave homme ; je ne veux pas être monté pour rien... Qu'est-ce que vous voulez de tout ça ?

— “ Douze cents francs ! dit Lamerlette.

“ Zackmeyer ne s'émut pas ; il dit tranquillement :

— “ Douze cents francs ?... Je vous en offre quatre louis.

“ Nous acceptâmes aussitôt.

“ Zackmeyer, sur un coin de table, nous aligna donc quatre jaunets ; Lamerlette, de sa main droite, les chassa dans le creux de sa main gauche, puis dans les profondeurs de ses poches, où on les entendit s'abattre l'un sur l'autre avec le bruit d'une grêle d'or ; après quoi, il dit gravement :

— “ Il faut employer utilement un argent qui nous vient du ciel. Nous sommes aujourd'hui lundi-gras, c'est bal à l'Opéra demain, nous allons nous offrir ça. Y a trop longtemps que ça me démange !

“ Au mot de “ bal ”, le père Zackmeyer était devenu attentif.

— “ Parbleu, fit-il, voilà une admirable idée et véritablement vous jouez de bonheur ! J'ai chez moi un stock de costumes variés qui sont les plus jolis du monde et qui vous iraient comme des gants. Je vous les céderais pour un morceau de pain, histoire de vous rendre service.

“ Tout de suite ce fut affaire faite. Zackmeyer se chargea nos toiles sur les épaules et nous le suivîmes à sa boutique, où nous choisîmes deux costumes, de singes, je crois, ou de mousquetaires ; deux ignominies en tout cas, deux saletés rongées de vermine et d'usure qui valaient bien trente sous la paire et qu'il nous vendit vingt francs pièce. Encore jura-t-il hautement qu'il s'imposait un sacrifice et que nous serions des sans-cœur si nous ne lui payions le vermouth. Quel vieux filou ! Nous le lui payâmes cependant, enchantés de notre acquisition et tout à l'idée du plaisir que nous procurerait le lendemain.

III

“ Ce même lendemain, à huit heures, un coup de sonnette me mit sur pied ; je me vêtis, en prenant soin de ne pas éveiller Lamerlette (car le lit nous était commun, comme tout le reste), et je me trouvai, ayant ouvert, en présence d'un garçon de recettes qui demandait :

— “ Monsieur Maudruc ?

— “ M. Maudruc, dis-je, c'est moi.

“ Il continua :

— “ Je viens pour toucher un effet.

— “ Un effet !

— “ Oui, monsieur ; un effet de vingt-cinq francs.

— “ Eh ! il y a méprise ! m'écriai-je. Je n'ai souscrit d'effet à personne. Voulez-vous me permettre de voir ?

— “ Voyez, monsieur.

“ Et il me tendit le billet ; je lus :

“ Paris, 1er décembre 1868.

“ Au 1er mars prochain, je paierai à M. Matraque, tailleur, ou à son ordre, la somme de vingt-cinq francs, valeur reçue en marchandises.

“ THÉODORE MAUDRUC.

“ 11 bis, rue Véron.”

“ Ah ! misère ! c'était pourtant vrai, et je me souvenais enfin ! Oui, il était bien de moi, ce billet, souscrit à trois mois d'échéance, comme à une date illimitée, un jour que s'était fait sentir, de façon un peu pressante, la nécessité d'une culotte ! Et je contemplais, atterré, ce misérable bout de papier, cette loque graisseuse surchargée de griffes et de paraphes escortant le même avis fatal : *Payez à l'ordre de... Payez à l'ordre de...* qui se venait abattre lourdement, au milieu de notre petite fête, comme une grosse araignée dans un plat de crème !

“ L'homme me regardait en souriant ; à la fin, il me dit :

“ — Vous n'avez pas de fonds ?

“ Je protestai :

“ — Si, je les ai !... mais j'aimerais autant les garder.

“ Il eut un geste vague ; je demandai, enhardi :

“ — Et si je ne paie pas, qu'est-ce qu'on me fera !

“ — C'est bien simple, répondit-il ; on viendra prendre votre mobilier.

“ Entendant cela,

“ — Je paie, dis-je.

“ Et ayant, en effet, allongé vingt-cinq francs, dans tout le désespoir de mon âme, j'en allai prévenir Lamerlette.

“ Lamerlette bondit du lit comme une fusée. Les yeux sortis hors de la tête, il me saisit au col, m'abreuva de reproches, me traita de voleur, de canaille, de concussionnaire... Il dit que je payais mes dettes “ avec l'argent de personnes ”, et que jamais il n'oublierait un tel excès de déloyauté.

“ Là-dessus, il mit son panjalon et tomba dans une prostration silencieuse.

“ Vingt minutes, il erra à travers l'atelier, rêvant, mâchonnant ses rancunes, faisant halte de temps en temps pour compter et recompter dans le creux de sa main les dix-huit francs six sous qui nous restaient en caisse : toute une tragédie intime que je guignais du coin de l'œil en piquant d'une pointe de couteau un morceau de boudin qui chantait sur le poêle.

“ Nous déjeunâmes face à face sans échanger une parole ; mais comme je pliais ma serviette :

“ — Conviens, Maudruc, dit Lamerlette, que tu t'es conduit comme un misérable !

“ — J'en conviens, confessai-je avec une parfaite indifférence.

“ — Eh bien ! continua-t-il, tu as un moyen de racheter ton improbité. Il nous manque vingt-deux francs pour payer nos entrées au bal ; mets ta pendule au Mont-de-Piété. Nous aurons toujours douze francs dessus, et je me charge d'emprunter le reste à Zackmeyer.

“ Je m'exclamai :

“ — Jamais de la vie !... Une pendule que maman m'a donnée pour ma fête et qui est le luxe de l'atelier !...

“ — Ca ne fait rien, reprit Lamerlette, mets-la au Mont-de-Piété tout de même.

“ La façon dont je hurlai : “ Non ! ” avec un geste qui sabra le vide, équivalait à un arrêt. Lamerlette n'insista pas. Sur la table débarrassée, je juchai un moulage, un plâtre du *Discobole*, dont je me disposai à faire une étude peinte, et pendant un instant on n'entendit plus rien que le grincement aigre du fusain sur le grain de la toile tendue.

“ — Maudruc, mets ta pendule au “ clou ”, dit soudain Lamerlette, qui me regardait faire en me fumant sa pipe dans le dos.

“ — Tu m'embêtes, répondis-je, je t'ai déjà dit : Non !

“ Il souffla une bouffée de fumée et continua :

“ — Mets-la donc au clou, ta pendule.

“ — Zut !

“ Impassible, il dit :

“ — Tu ne veux pas l'y mettre ?

“ Du coup, je me bornai à hausser les épaules, déterminé à ne plus répondre ; mais lui, froidement, prit

une chaise, et vingt minutes durant, sans qu'une seule fois il s'interrompît pour reprendre haleine, il me persécuta, m'obséda, me larda de la même phrase sempiternellement rabâchée et marmotée à mon oreille en lamentable faux-bourdon :

“ — Maudruc, mets ta pendule au clou ! Maudruc, mets ta pendule au clou ! Mets ta pendule au clou, ta pendule ! Hé, Maudruc ! Maudruc, mets ta pendule au clou !

“ Même il s'embrouillait à la fin, m'appelait Maudrou, puis Maudrule :

“ — Mets ta pendruc au trou, Mandrule ! Mets-la donc au truc, ta pendrouc !

“ C'était à en devenir enragé : je dus me rendre.

“ — Eh bien ! oui, je vais l'y mettre ; mais tais-toi, Lamerlette, tais-toi ! ou, nom d'un tonneau ! je t'églangle !

“ Il n'en demandait pas davantage.

“ Soigneusement, dans de vieux journaux, il enveloppa la pendule, et il me la logea sous le bras en me recommandant de faire diligence.

“ Déjà j'étais dans l'escalier.

“ — Il y a un bureau de Mont-de-Piété rue Fromentin, me criait Lamerlette, accoudé sur la rampe.

IV.

“ Or, je dégringolais la rue Germain-Pilon quand quelqu'un me barra la route... Je levai le nez et je vis... Non, devine un peu qui je vis ?... Maman ! maman elle-même, qu'un hasard amenait en course dans le quartier.

“ Hein ! c'en était une, de malchance ?

“ Elle était très gentille, maman, en ce temps-là ; de dix ans plus jeune que son âge et grosse comme deux liards de beurre ; mais maîtresse femme, je t'en réponds, et entre les mains de laquelle, tous grands gaillards que nous fussions, papa et moi, nous ne pesions pas lourd.

“ Elle dit :

“ — Ah ! te voilà, toi ; et il faut que je te rencontre pour savoir comment tu te portes ! Pourquoi n'es-tu pas venu nous voir, tous ces temps-ci ! Qu'es-tu devenu ? Qu'as-tu fait ? Si ce n'est pas honteux, à ton âge, de ne penser qu'à l'amusement ! Va, tu es bien le fils de ton père : ta tante me le disait encore hier.

“ Et patati, et patata. Elle m'étourdissait. Vainement je tentais de placer un mot :

“ — Voyons, maman ! Voyons, maman !...

“ Peine perdue ! elle allait toujours. Et les passants se retournaient, amusés et surpris un peu d'entendre ce grand garçon appeler “ maman ” d'un air d'écolier en faute un petit bout de femme qu'il eût pu prendre entre deux doigts et mettre dans sa poche. Enfin, pourtant, elle se calma et consentit à se laisser embrasser. Puis :

“ — Que tiens-tu là ? demanda-t-elle.

“ — Ce sont des livres, répondis-je avec une agréable audace : oui, une véritable occasion : *l'Histoire des peintres primitifs*, en trois volumes, que je viens d'acheter chez un bouquiniste.

“ — Des livres ! dit maman, très flattée : est-ce que tu deviendrais raisonnable ?

“ Moi, là-dessus, je voulus faire l'intéressant et je commençai de me dandiner, disant qu'on s'était fort mépris sur le fond de mon caractère, que j'étais le monsieur le plus sérieux du monde avec mes airs de me fiche de tout, que le travail avait toutes mes veilles, et cœtera, et cœtera...

“ Et juste comme j'en étais là, voici tout à coup

— ô stupeur ! — que l'*Histoire des peintres primitifs* sonna trois heures sous mon bras !

“ Maman me regarda ; je regardai maman ; nous nous regardâmes, maman et moi. Oh ! dame, je crus à une calotte ! Pour ce qui est d'y croire, j'y crus, car je lui savais la main leste ! Mais, sans doute, mon air idiot la désarma.

“ — menteur ! dit-elle sans colère.

“ Et, avec un haussement d'épaule :

“ — S'il est permis, avec une barbe pareille, d'avoir aussi peu de raison !... C'est ma pendule qui est là dedans ?

“ — Oui, maman.

“ — Tu l'allais mettre au Mont-de-Piété, je parie ?

“ — Oui, maman.

“ — Tu n'as plus le sou ?

“ — Non, maman.

“ — Ah ! mon Dieu !...

“ Ce fut tout... Elle tira sa bourse.

“ — Tiens, voilà deux louis, grand serin ; tâche au moins que ça te profite.

“ Cinq minutes plus tard, je réintérai l'atelier à la manière d'un obus.

“ — Lamerlette, criai-je, v'là deux louis ! Tiens, v'là deux louis, Lamerlette ! Et voilà aussi la pendule !

“ Lamerlette n'y comprenait rien. En trois mots, je le mis au fait. Alors, nous nous primes par les mains et nous mîmes à danser comme deux énergumènes en brillant à tue-tête :

“ — Vive la vie ! Vive la joie ! Vive le père Zackmeyer ! Vive la mère Maudruc ! ”

V

Mon vieux camarade, le peintre Théodore Maudruc, se tut. Il rétrograda de quelques pas, clignant des yeux pour mieux juger l'aspect de sa toile. Mais, à ses hochements de tête, je le sentais rêveur, la pensée à cent lieues de là, partie à la chasse aux souvenirs.

Et par trois fois, du bout de ses lèvres serrées :

— Jeunesse ! Jeunesse ! Jeunesse ! murmura-t-il.

GEORGES COURTELINE.

LE CRANE ET LE MARTEAU.

Il faut avouer que les médecins russes ont de singulières façons de soigner le pauvre monde.

Il en est un qui nourrit exclusivement ses phtisiques de lard fumé, en guise d'huile de foie de morue... Le fait est que toutes les graisses constituent autant d'aliments respiratoires de premier ordre : c'est peut-être même pour cela que les Cosaques, qui passaient, avant Cronstadt, pour manger la chandelle, s'en vont si rarement de la poitrine.

Un autre médecin russe, M. von Stein, avait imaginé de guérir le mal de dents en fourrant dans la bouche du patient une petite lampe électrique à incandescence — comme qui dirait une poire d'angoisse — tout allumée.

En voici un troisième, le professeur Dourdouki (de Moscou) qui propose, pour guérir la migraine, un remède original, auquel on ne saurait, au pis-aller, refuser le mérite d'une extrême simplicité. Cela consiste tout bonnement, en effet, à taper à coups redoublés sur la tête du malade...

Il est bon d'ajouter, au surplus, que c'est le hasard seul qui a mis le professeur Dourdouki sur la piste de l'étrange et précieuse méthode.

Examinant un beau jour un client qui se plaignait d'une céphalalgie atroce, il en vint à lui percuter le

crâne, comme cela se fait pour la poitrine, afin de voir s'il n'y aurait pas sous derme quelque lésion perceptible. Quel ne fut pas son étonnement, quand il eut terminé cet examen, au bout de deux ou trois minutes, d'entendre le malade lui déclarer que la souffrance avait brusquement cessé, rasflée, pour ainsi dire, avec la main !

Il n'y avait pas à en douter, c'était bien à l'action mécanique du tapotage qu'il fallait attribuer cette analgésie subite et miraculeuse. Le professeur Dourdouki a, au surplus, recommencé souvent l'expérience, qui lui a toujours donné le même succès, toutes les fois, à tout le moins, que le mal de tête n'était pas dû à une lésion matérielle. Aussi, depuis, la percussion fait-elle couramment partie intégrante de son manuel opératoire.

Rien de plus facile à suivre, même en voyage, que ce traitement qui, paraît-il, s'il ne guérit pas définitivement l'endolori, a, au moins, l'immense avantage de provoquer, comme par l'opération du Saint-Esprit, un soulagement instantané. Il faut taper doucement, avec un ou deux doigts — mais on pourrait apparemment employer aussi bien un léger marteau d'aluminium — en augmentant graduellement l'intensité des coups, de façon à produire une sorte de massage vibratoire, comme avec le casque de M. Charcot.

Le procédé ne s'applique pas seulement aux céphalalgies rebelles : il n'est pas moins efficace, à ce qu'il paraît, contre les douleurs musculaires des névropathes. Avis aux amateurs !

Qui sait si la méthode ne s'élargira pas encore et s'il n'y a pas là le germe de toute une thérapeutique aussi inédite que révulsive ? Une bonne fessée, au demeurant, c'est peut-être encore le meilleur moyen de corriger les humeurs peccantes et de conjurer le mauvais sort...

Mais il va de soi que c'était au pays du knout que, tout naturellement, l'idée devait éclore.

CARNET D'UN MONDAIN.

Je ne puis mieux faire, cette semaine, que de céder ma place à Dick May, que reproduit le *Canada* et de donner son excellent article sur *la femme anglaise* :

“ C'est peut-être par ses femmes que la nation anglaise apparaît surtout différente de la nôtre. Il y a un type de l'Anglais. Il y a un type du Français. Entre toutes les Françaises, de la duchesse à la modiste, existe un air de famille ; il y a un type de Française. — Pour connaître l'Anglaise, il faut étudier au moins trois ou quatre types différents.

“ De ce côté-ci de la Manche, nous connaissons surtout l'Anglaise de la classe moyenne. Faut-il vous la présenter ? Vous l'avez rencontrée un peu partout, en Normandie, à Aix-les-Bains, dans nos rues, autour de nos monuments ; Baedeker en mains, vous pourriez la voir à l'œuvre dans nos musées.

“ Elle n'est plus séduisante, elle a eu de la fraîcheur, elle est plate. Elle est très jeune de figure et de taille. Peu de chair, une charpente osseuse, développée carrément par l'exercice. Peu de tournure, peu de gorge, peu de galbe. La ligne faciale est assez belle, le bas du visage est trop fort. La proéminence des mâchoires, la saillie du squelette sous la peau, la longueur de la figure donnent à la tête on ne sait quoi de chevalin.

“ Les cheveux sont généralement jaunes, quelquefois bruns, rarement d'un blond franc ; mal arrangés, —

sauf exceptions, — plaqués sur la nuque en étroits chignons de nattes ou ramassés, sur le sinciput, en petits nœuds serrés avec un serein mépris de la grâce, de la coquetterie et de la ligne. L'Anglaise de l'agence Cook se coiffe économiquement ; elle entend ne rien gaspiller, ni son temps ni ses cheveux.

“ La toilette est comme la coiffure, économique, commode, inélégante. La femme de race germanique a témoigné de tout temps d'un goût légitime pour les couleurs vives et claires. L'Anglaise a une passion louable pour les blouses voyantes, roses, bleues, blanches, — blanches surtout — qui se prêtent aux mouvements brusques, se lavent comme du linge et “vont” avec tous les juges.

“ Quand la blouse est en percale, elle ressemble à une camisole. Quand la jupe s'assortit à la blouse, tous ces lés de calicot blanc prennent l'aspect d'un déshabillé de bain. Une bande de *misses* rencontrées à un détour d'allée dans un parc apparaît — de loin — comme une compagnie de naïades à la recherche de sa piscine.

“ Elles se promènent et voyagent volontiers en troupe. On les rencontre par syndicats de six, de trois, de deux. Ceci est encore un trait de race.

“ Souabe ou Anglo-Saxonne, la femme de source germanique se suffit à elle-même. Le “cavalier,” tel que l'ont façonné les civilisations de l'Ouest et du Sud, le monsieur qui prend les billets, s'occupe des bagages et donne la main pour descendre du wagon, est essentiellement une formation néo-latine.

“ Habitée à voyager seule chez elle, encouragée par l'assistance discrète d'administrations paternelles, l'Anglaise n'hésite point à s'embarquer seule pour le continent. Elle débarque dans un mode de vie très différent. Rien n'est organisé pour elle. Son isolement étonne et détonne. Elle ne se sent point protégée, au milieu de femmes qui le sont trop.

“ Elle se trouve si désorientée qu'elle en paraît encore plus “étrangère.” Elle-même se sent différente et se croit exceptionnelle, ayant été dressée à se considérer supérieure. Elle s'ancre avec un sentiment de paix dans la conscience de son “étrangeté,” et nous apparaît avant tout comme un miracle de gaucherie inconsciente et satisfaite.

“ Elle gagne à être vue chez elle. Elle gagne à être rencontrée dans son milieu, sur son terrain, dans ses rues, dans ses parcs, dans ses magasins. Elle a ouvert ses armoires, et, si elle abuse toujours de la camisole blanche, elle l'échange volontiers, selon la température et selon sa fortune, contre un de ces costumes semi-masculins que ses tailleurs lui ajustent avec une haute sévérité de coupe.

“ Regardez-la. De son pas robuste, elle remonte Pall-Mall en jupe de drap foncé, marron, vert myrthe, gros bleu, veste à revers et gilet blanc. C'est toujours la même femme, mais décors et vêtements s'adaptent à la constitution organique. Vous aviez la sensation du herut, une impression d'harmonie se dégage. La blouse ou le jersey, avec une fidélité imprudente, plaquaient sur des membres osseux. Discrètement, la veste molle tonne les aspérités ; elle indique, sans l'accuser, la ligne de la taille et, sans le trahir, laisse pressentir le geste. Le costume et la femme ont une expression commune, décidée, nette et logique ; plus gracieuse, évidemment, assouplie, une semi-virilité ne messied point aux goûts, aux manies, à la vigueur et à la santé de l'Anglaise. La femme qui se présente ainsi, campée sur ses chaussures largés, dans la plénitude de sa fière jeunesse ou d'une

maturité énergique, offre le type le plus exact, le plus honorable, et probablement le plus synthétique, de son sexe et de sa nation. C'est celui qu'il faut choisir quand on veut prendre la femme anglaise en bloc et l'opposer à la Française, à l'Espagnole et à la Russe.

“ L'Anglaise qui va essayer un costume de sortie chez son tailleur peut s'y croiser avec la bourgeoisie riche — ou enrichie, — avec la femme d'un financier important, avec une grosse marchande de la cité, car il faut avant tout, peut-être, une bourse ronde pour s'adresser aux personnages dont les établissements rayonnent autour de Picadilly-circus. Elle peut y rencontrer aussi la pairresse d'Angleterre qui, le lendemain d'un “drawing-room” à Saint-James ou d'un bal à Marlborough-House, a toujours besoin d'un “costume-tailleur” pour sa promenade hygiénique du matin.

“ C'est dans ces deux catégories, celle des grandes fortunes et celle des grandes noblesses, que se développe et croît la fleur de miracle : l'Anglaise de *keepsake* et de poème, la créature d'artifice et de *selection*, svelte, fine, souple dans ses toilettes de Vienne ou de Paris, main droite, pieds longs, cou frêle et ployant, toute délicate, toute menue, transparente, phrénaphaélesque, et rose seulement à force d'être blanche, d'une blancheur laiteuse où le sang court comme un reflet sur un satin. Elle paraît si fragile, qu'on aurait peur de la briser en y touchant.

“ Il arrive qu'elle soit robuste. Vous l'avez vue, animée par la lutte et le grand air, la poitrine développée par le jeu des poumons, plus rose encore dans sa tunique de flanelle blanche, sur les plages *select* où l'on joue au *lawn-tennis*.

“ Il arrive aussi qu'elle soit poitrinaire. Vous avez détourné les yeux pour ne pas la regarder mourir, à Cannes, le long des flots bleus où repose Sainte-Marguerite, dans un air tiède et léger où il est si facile de vivre et où elle s'éteint un peu tous les jours, sans raison, sans ressources, comme une fleur trop belle pour durer et qui s'émane tout en parfum.

“ Combien de générations enrichies ou anoblies, combien de banknotes et de parchemins, d'aïeules plongées dans la dévotion de leur corps, combien d'ancêtres trempés dans les luttes marchandes, assouplis par les courses aux colonies, affinis par la demi-poésie, par les horizons larges du grand commerce ; combien de chevauchées, de natations, de voyages, de séjours à la montagne, d'eaux minérales, de vins et de beefsteacks a-t-il fallu pour produire ces chefs-d'œuvre, à qui la durée manque seule pour être un architype de beauté ? Ces beautés anglaises, fruits exquis, reines de serres, femme Dante, Gabriel Rossetti, éphémères comme toute vision terrestre de l'idéal. Celles qui vivent paient cher le droit à l'existence. La couperose entame les épidermes. Les rondeurs s'ossifient, se durcissent, raidies, bronzées par la lutte, la résistance et le souci. Dieu soit loué ! Un Lely philosophe n'a pas imaginé de repeindre, au bout de dix ans, la galerie des “Beautés de Windsor.”

“ Allez à Whitechapel. Remontez Cambridge Road, une grande voie d'aspect trivial et morne, qui mène aux quartiers populeux du Nord-Est. C'est le domaine de Jack l'Éventreur. C'est là, sur un espace grand comme une ville, que s'entasse et grouille la misérable population où le célèbre maniaque choisissait ses victimes.

“ Choisir est superflu. Jack ou ses complices pouvaient prendre et frapper au hasard dans le tas. Toutes ces malheureuses suent le déshonneur et l'avilissement. Jamais créature humaine ne tomba dans un tel gouffre de dégradation ; jamais la déchéance de l'être-femme n'apparut aussi évidente, avec une sorte de cynisme hardi et grandiose. Cette catégorie inférieure des femmes anglaises semble se complaire dans les obscures délices de sa bassesse. Voyez-les passer en traînant le pas ou s'attrouper autour d'un inventaire où, au grand soleil, pourrit le poisson mort. Cette journalière au tablier taché, les bras nus hors d'un caraco défraîchi, arbore au sommet de ses cheveux un énorme chapeau de paille ou de feutre, surchargé de garnitures. Des panaches de plumes défrisées se balancent sur les bords et, quand la femme traverse un rais de lumière, maculent de leur ombre tremblotante et maigre sa camisole graisseuse ou sa jupe en loques. Cette pauvre aux traits durs, à la peau cancé, écaillée, roussie par l'abus des boissons fortes, singe dans sa coiffure ces délicates duchesses que Gainsborough peignait dans une buée d'argent. Plus tard, vieillie, abrutie par la misère et les mauvais traitements, elle singera la douairière et mendiera dans le ruisseau en chapeau à brides, manteau en peluche ou pèlerine de fourrures épilées, avec un ridicule au bras.

“ Ces femmes ont la démarche paresseuse, le geste provocant, la tête et la voix hautes. Elles n'ont plus de féminin que le goût inconscient du luxe ; elles n'ont plus d'anglais que la maladresse de ce goût et l'inaptitude native à la coquetterie intelligente. Tout le reste, toutes les finesses du sexe, toutes les virilités du tempérament national — tout a disparu, écrasé, pulvérisé par une hérédité de misère noire. Ces femmes, quand elles sont mères, procréent une louche et féroce engeance de rôdeurs. Des générations de buveuses de gin aboutissent à produire un gibier de bagne, marqué dès sa naissance pour l'éducation du trottoir.

“ Vous ne trouveriez pas l'équivalent de cette femme chez nous, pas plus que vous n'y rencontrez l'idéale jeune *lady* blonde, rose et poétique, qui caracole là-bas dans l'allée des cavaliers, à Hyde-Park. Ce sont les produits extrêmes d'une civilisation démesurée dans ses excès, dans ses raffinements précieux, dans ses indifférences, dans ses insouciances. Les plus beaux sont très rares. Vous n'éviterez pas les autres. Sur le pont de Londres, dans les allées de Saint-James' Park, vous retrouverez la femme de Whitechapel ou ses pareilles, montant des extrémités vers le centre. C'est l'humus vivant sur lequel croît, enveloppée de soins et d'amour, la fleur de luxe, adorée par les peintres et chantée, dans toutes les langues, par tous les poètes.”

La série de fêtes d'enfants qui ont égayé notre long hiver s'est brillamment terminée jeudi dernier chez Mme Sauvalle, rue Dorchester.

Une cinquantaine de fillettes et de jeunes garçons étaient réunis sous l'œil de quelques mamans et papas vigilants, qui se sont prodigués pour amuser tout ce petit monde.

Le clou de la fête était la représentation de deux comédies enfantines qui ont eu le plus grand succès.

La première comédie : *La plume ne fait pas l'oiseau*, à laquelle prenaient part Mlles Idola Saint-Jean, A. Roy, Marie et Rita Mount, Germaine Sauvalle, a été enlevée avec beaucoup d'entrain. Mlle Saint-Jean, en particulier, s'est fait beaucoup remarquer dans son rôle d'insti-

tutrice, où se trouve un long récit en vers qu'elle a très bien rendu.

Très réussie également, la seconde comédie : *Pain d'épice et coco*, où deux marchandes de ces rafraîchissements populaires ont une discussion de leur cru. Les deux marchandes, très gentilement costumées, Mlles Marie Mount et Germaine Sauvalle, ont joué leur rôle avec un aplomb remarquable qui a émerveillé le petit auditoire. Les autres rôles, tenus par Mlles Saint-Jean et Madeleine Sauvalle, complétaient un ensemble excellent.

Après la comédie, il y a eu danse, musique, chants, tambourinades, etc., etc., puis un copieux souper où chacun a magnifiquement joué son rôle.

Puis on s'est séparé en se promettant bien de nouvelles réunions de ce genre l'hiver prochain.

Très drôle la chronique, du *Coin du Feu*, numéro de mai. L'auteur — une femme, qui signe bravement son nom — nous parle des expériences faites à la suite de la théorie émise par le célèbre docteur Brown-Séguard.

Sujet délicat, me diront les hommes !... Sujet amusant, me diront les femmes... qui auront le courage d'en parler.

En effet, n'y touche pas qui veut. Pour la science, Brown-Séguard s'est permis bien des choses à même la source miraculeuse un peu moins solennelle et parfumée que celle de Jouvence, comme l'appelle le *Coin du Feu*. Mais même dans un but philanthropique, un journal fait pour la femme, pour les jeunes filles, rend-il service à l'humanité en leur donnant le goût de puiser à cette source, aujourd'hui ou demain, selon le cas ? Les fortes, les vigoureuses, celles qui n'ont pas atteint la décadence, n'ont pas besoin de connaître les mystérieux secrets du *renouveau* auquel peuvent s'alimenter les affaiblis.

Et puis, pourquoi enseigner aux femmes l'art de regagner la vigueur perdue ? L'infusion de l'élément préconisé par Brown-Séguard a des effets connus. La méthode n'est pas née d'hier. Et quant à choisir entre les modes d'application, l'ancien, plus naturel, et le nouveau, tout-à-fait artificiel, il n'y a évidemment pas d'hésitation à avoir pour la femme, et pas besoin de science pour la connaître.

Qu'on n'interprète pas mal ce que je dis là. Pour ne pas être obscur, je me résume en disant que la force naturelle se garde ou se régagne par un régime sanitaire, que tout médecin de famille peut prescrire, et que ce moyen tout naturel vaut encore mieux que les injections des principes de vitalité puisés dans les entrailles de cochons (sic) dont parle le *Coin du Feu*.

Mercredi, le 26, ont eu lieu au Jardin de l'Enfance de magnifiques représentations, données par les élèves de cette institution.

Une tragédie, une comédie et une opérette ont été exécutées avec succès.

De plus, les ballets de fées et les exercices militaires, préparés et donnés avec le généreux concours de M. Mount, ont été des plus intéressants, l'emporte-pièce de la soirée.

Présidait : M. le maire de Montréal ; — à ses côtés : les RR. MM. Deguire et Troie ; Mme et Mlle Desjardins, M. et Mme Saint-Pierre, M. et Mme J. L. Archambault, M. et Milles Gagnon, Mlle Mercier, Mme et Mlle Mount, Mme Chaffers, Mlles Provost, Gaucher, de Montigny, Normandin, et grand nombre d'autres, parents et amis des écoliers.

UN MONDAIN.

L'OPINION PUBLIQUE.

LES HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISSANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION
CANADIENNE

GRANDE ÉDITION:

50 CENTINS LA SÉRIE

ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTINS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centins la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centins la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ÉCHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

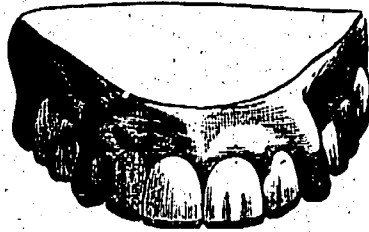
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection, périodiquement, par les agents ou par la malle.

Adressez: LE DIRECTEUR,

"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.
Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

Dr. BROSSEAU
7, rue St-Laurent, Montréal.

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

10-CENTS-10

PROCHAIN TIRAGE

Mardi, le 9 Mai, 1893.

NOMENCLATURE DES LOTS

1 lot valant	\$ 1.000 00	\$ 1.000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

LOTS APPROXIMATIFS

100 lots valant	\$ 2 50	\$ 250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

2834 lots valant \$ 5.298 00

11 BILLETS POUR \$1.00

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.
P. O. Boite 987.

ED. C. LALONDE, gérant.

On demande des agents.

LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE," qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le

16^e SEUL JOURNAL INDEPENDANT
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

LOUIS PLAMONDON

Successeur d'ARCADE DEPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GROS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPÉCIALITÉ.

L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715, MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillante," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE-MARITIME "BRITISH AND FOREIGN," de Liverpool.
Do do "RELIANCE," de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."
ACCIDENTS: "Norwich and London."
VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.